

DOSSIER DE PRESSE



Au diable vauvert
Parution le 5/01/12

AU DIABLE VAUVERT

04 66 73 16 56
contact@audiable.com
www.audiable.com

Auteur : **Tao Lin**
Titre : *Richard Yates*

Vox pop – Janvier-Février 2012

Vocable – 26 janvier 2012

Let's motiv – janvier 2012

Le Monde – 19 janvier 2012

Chronic'art – 18 janvier 2012

ELLE Belgique – 12 janvier 2012

Médiapart – 10/01/12

Gonzaï – 09/01/12

Be – 6 janvier 2012

Nouvel Obs – 05/01/12

Livrefluctuant.net – 04/01/12

Les inrockuptibles – 04/01/12

Transfuges – janvier 2012

Le quotidien du Luxembourg – 04/01/12

L'internaute – 02/01/12

RFI – 01/01/12

Livres Hebdo – 25/11/11

ELLE – novembre 2011

Fluctuanet – 16/11/10

Livres Hebdo (blog) – 15/11/10

Courrier international – du 04 au 10/11/10

Actua Litté – 23/09/10

The stranger – 21/09/10

VOXPOP

VoxPop #24

www.voxpopmag.com

Janvier – Février 2012



LE MOINE TAO LIN

RICHARD YATES EST UN ROMAN QUI DÉCRIT LE QUOTIDIEN LACONIQUE DE TAO LIN, SON JEUNE AUTEUR, À TRAVERS SA RELATION CHARNELLE ET DIGITALE AVEC UNE NANA RENCONTRÉE SUR GMAIL. MAIS QUI EST LA SENSATION AMÉRICAINE TAO LIN? UN BRANCHÉ MAÎTRE DE LA COMMUNICATION? UN GÉNIE DES LETTRES SOLITAIRE? UN ÉCRIVAIN QUI CONFESSE AVOIR PASSÉ LES MEILLEURS INSTANTS DE SA VIE SUR AOL, SURTOUT.

Texte : Alexis Ferenczi - Photos : Delphine Ghosarossian

Paris, VI^e arrondissement, début décembre. Tao Lin tripote un MacBook dans le hall verrouillé de l'Hôtel Odéon. Pendant que deux prestataires tentent de changer une ampoule près du hall de la réception, le jeune écrivain américain apparaît pour le moins décalqué. Le jetlag permanent de la « Génération Y » ? En tout cas, le teint de celui que la presse a eu la bonne idée de survendre comme « *le Kafka de la génération iPhone!* » est blafard et ressemble presque à celui d'une statue de cire. Planqué derrière son écran d'ordinateur, il bouge à peine les mains, son nez supporte difficilement le poids de ses lunettes. Finalement le voilà qui se lève. Mollement. Il part s'installer dans une alcôve de l'hôtel en retrait. Entre les mains, plusieurs pages cornées et annotées. Il n'y a pas grand-chose écrit dessus, mais le jeune auteur présente quand même cette poignée de feuilles traitée sans respect comme un manuscrit. Tao Lin est en promotion à Paris. Si cet exercice demande de la concentration et une bonne dose de baratin, l'homme n'a pas l'air encore doué pour ça. Une des phrases-manifeste qu'il consentira à lancer pendant l'interview : « *Some of my happiest moments in life occurred on AOL instant messenger.* »

PARTICULIÈREMENT FLOUS

Si les meilleurs moments de sa vie se sont déroulés planqué dans une fenêtre instantanée de la messagerie AOL, Tao Lin est d'abord né en 1983 aux États-Unis de parents d'origine taïwanaise. « *Ma famille vient de Taipei. J'ai un grand frère qui est désormais retourné là-bas. Je parle un peu le mandarin. Pendant ma jeunesse, je n'ai jamais subi d'attaques racistes de la part de mes camarades de classe parce que j'étais asiatique. On ne m'a jamais reproché d'être responsable de l'attaque de Pearl Harbour. Non, à l'époque du lycée je crois que c'était plutôt les 'rednecks' qui prenaient cher parce qu'ils étaient tout simplement moins nombreux que les geeks comme moi! Peut-être tout simplement que l'époque n'est plus aux gros bras...* »

À l'école, Tao Lin commence à écrire. Sans se poser plus de questions que ça. En classe, il excelle dans le domaine des rédactions. Le reste du temps c'est le nez collé à l'ordinateur qu'il occupe ses nuits. « *Mon truc c'était AIM (contraction d'AOL Instant Messenger - ndr), mais aussi les jeux de rôles. Je pouvais passer des heures sur des MMORPGs (Massively Multiplayer Online Role Playing Games - ndr). Ces jeux étaient uniquement construits sur le texte. Il fallait taper ce que ton personnage faisait. Les instructions c'était : 'Va à l'ouest, va au nord, sort du village, sort du marché'. Tu pouvais filer des objets à ton personnage, lui faire voler des armes et tout. C'était très addictif alors que les objectifs restaient, eux, particulièrement flous.* »

Entre ses sessions sur Microsoft Paint et ses lessives, Tao Lin se lance aussi dans l'écriture de poèmes. Ses premières tentatives se font dans le cadre plutôt traditionnel de haïkus quotidiens. Pas difficile d'imaginer des fulgurances dans le genre « *Je m'ennuie, même avec la wifi, le passage monotone du temps se lit sur les murs* ». Ces compilations ne sont pas systématiquement disponibles sur le net. Tao ne considère pas la toile comme une première étape d'exposition, ni comme une sorte de *business model* révolutionnaire. « *J'envoie toujours mes textes par mail parce que je préfère ne pas gaspiller du papier ou de l'encre. Je les soumets et j'attends la réponse!* »

Certains de ses textes paraissent quand même dans des journaux locaux (Cincinnati Review, Portland Review, etc.) d'autres sur des plateformes online comme Nervous Breakdown ou NOON. Pour nous expliquer toutes ses possibilités présentes sur le web quand on est un aspirant écrivain en quête de lecteurs, Tao prend un Bic rouge et se met à écrire fiévreusement sur une fiche Bristol à carreaux. Voilà pour l'un des moments franchement animés de l'entretien : « *Il n'y a qu'un seul site que je visite régulièrement c'est Thought Catalogue. Ils hébergent les œuvres de plusieurs écrivains, sans autre critère que le goût. La question n'est pas de savoir si c'est bien et important historiquement mais plutôt s'ils aiment. Je trouve ça cool!* »



RICHARD YATES : LE ROMAN QUI PARLE PAR CHAT

Le pitch du deuxième roman signé Tao Lin, *Richard Yates*, ne fait pas dans le compliqué : c'est l'histoire d'un jeune mec, plus adolescent et pas encore adulte, qui se fait appeler Haley Joel Osment et travaille à la bibliothèque. C'est en trainant sur le web – pourquoi? comment? on ne le saura jamais – qu'il rencontre une fille plus jeune que lui qui habite en banlieue, Dakota Fanning. Il prend le train pour passer de courts moments avec elle. Parfois c'est elle qui va le rejoindre. Mais la morale déshu-

manisée est sauve puisque le plus souvent, ils se parlent sur le chat et souffrent en silence. Tao Lin : « *L'histoire c'est moi. J'ai décidé d'appeler les personnages Dakota Fanning (jeune actrice incarnant Cherie Currie dans « The Runaways » – ndr) et Haley Joel 'I see dead people' Osment (« Sixième Sens ») parce que je crois que l'écart en termes d'âge de mes personnage est à peu près similaire à celui de ces comédiens dans la réalité. Par contre, la question des avocats ne s'est jamais posée!* »



TAO LIN AIME-T-IL LA MUSIQUE?

Dans *Richard Yates*, Tao Lin distille bien quelques éléments autobiographiques (parmi lesquels une grande consommation de films coréens – ndr) mais peu de pistes réelles sur ses goûts personnels en matière d'art et de culture. Pour ce qui est de la musique, Tao Lin fait l'effort de citer «Tripped», une chanson de Neva Dinova, groupe indie d'Omaha, potes de Bright Eyes. Il parle épisodiquement d'erhu, un violon traditionnel chinois à deux cordes, de Rancid ou du titre «Sweet Avenue» de Jets To Brazil. Du coup, cette cuvée semble un peu pauvre pour un New-Yorkais situé du bon côté du Verrazano-Narrows Bridge. «J'écoute de la musique quand je ne dors pas et souvent quand je travaille sur mon ordinateur. Et comme j'écris souvent de manière très aléatoire, mes choix culturels s'organisent de la même façon. C'est pour cela que j'aime bien la fonction random shuffle!»

PRESQUE UN PHÉNOMÈNE SOCIOLOGIQUE

«Je suis parti faire mes études à l'Université de New York, en journalisme. En parallèle, j'ai travaillé pour plusieurs restaurants comme serveur ou plongeur. J'avais toujours un moment pour aller bosser mes textes à la bibliothèque de la fac.» En 2009, Tao Lin sort un recueil, *Shoplifting from American Apparel*. Probablement sans l'accord de la marque de Dov Charney, fabuleux proprio exhibo à tendance vieux cochon. De fait, un peu comme les licornes sur Internet, Tao devient un objet d'attention pour la population du quartier new-yorkais arty de Williamsburg. Séduits par son style minimaliste parfois proche du *spoken word*, les branchouilles de Brooklyn l'installent comme l'une des voix *underground* de la littérature contemporaine. Contrairement à Douglas Coupland qui joue avec les codes d'Internet, Tao se garde bien d'en rendre compte formellement et de polluer son roman avec des :-)) ou des fenêtres de chats. Le référentiel magazine *Salon* valide le tout et lui décerne même la couronne de «révélation hipster».

C'est le moment où Tao Lin deviendrait presque un phénomène sociologique. Le moment où la prose de ce jeune homme pourrait servir d'illustration au concept de «Génération Y». En se concentrant uniquement sur le style dépouillé de ses écrits, la critique se demande si l'auteur ne serait pas parvenu à une geste littéraire quasi-politique : autopsier le malaise d'une génération en *hoodies*, rivée sur ses ordinateurs portables. Ironie aigre-douce, le bouquin est notamment vendu chez Urban Outfitters, une boutique de fringues particulièrement branchée. Pourtant, aucune revendication de *guerilla fair trade* chez Tao Lin. «J'ai surtout voulu ne pas accorder d'importance aux sentiments ou aux détails liés à la pensée du narrateur. J'ai cherché à exprimer un quotidien sans thématique propre. Comme par le prisme d'une lentille qui ne corrigerait rien. Le sujet de mon livre, c'est simplement le temps qui passe!»

DES MISSILES SUR DES GENS EN TRAIN DE FAIRE LEURS BESOINS

Quand je le lance sur ses influences littéraires, Tao Lin n'est pas non plus le mec le plus disert qui soit. Il me parle bien de Jhumpa Lahiri, en me précisant qu'il s'agit de sa dernière lecture. Mais, comme il forme une sorte de rictus en me citant le nom de la lauréate bengali du Pulitzer de 2000 dans la catégorie fiction, impossible de savoir si cela est à prendre au premier degré.

es prédécesseurs et ses contemporains ne parviennent pas à pro-
 oquer chez lui autre chose qu'une indifférence réelle ou de façade.
 Et cela même si des écrivains tels Nicholas Sparks, Lydia Davis ou
 Bobbie Ann Mason servent de chair à *name dropping* dans les pages
 de *Richard Yates*.

Voilà pour pour Tao Lin en mode sale gosse des lettres.

L'icône Philip Roth est, lui, comparé à un «F16 larguant des missiles
 sur des gens en train de faire leurs besoins en lisant Le complexe de
 l'ortnoy!» C'était une citation mise en exergue dans un article paru
 dans *The Stranger*. *The Stranger* c'est la revue hebdomadaire de
 Seattle qui accorda à Tao Lin une couverture. Gros émoi dans le petit
 milieu littéraro-cool américain puisque la couverture reprenait — et
 de manière détournée — celle du *Times* offrant à Jonathan Franzen le
 titre de «Grand romancier américain».

QUELLE DROGUE? DES CHAMPIGNONS

Tao Lin, sait donc se mettre en scène. Souvent. N'importe où et n'im-
 porte quand. Il est même passé maître dans l'art de faire parler de lui.

Certains diront que ces pirouettes ne sont que
 le vaines gesticulations à but publicitaire. En
 2008, il vend les parts de son prochain livre à
 des internautes et reçoit 2 000\$ en échange
 de 10% des recettes de *Richard Yates*. Comme
 il gère plutôt bien les recoins du net, Tao
 s'empresse aussi de proposer à la vente tout
 objet pouvant servir de memorabilia : T-shirt,
 carnet moleskine ou dessin de hamster. Tout
 est monétisable? «En fait, j'avais vraiment
 besoin d'argent à cette époque!»

Autour de la sortie de *Richard Yates*, Tao Lin
 a également signé son entrée parmi les écri-
 vains qui ne crachent pas sur quelques hal-
 lucinogènes. Il s'est donc rendu totalement
 défoncé à une lecture organisée par le Books-
 nith Author Events. La séquence est dispo-
 nible sur Livestream. Tao a promis aux cinq
 premières personnes devinant quelle drogue
 il avait pris avant de s'installer devant le
 pupitre qu'ils gagneraient une copie du bou-
 quin. Il a un polo noir et un gilet à capuche,
 des mêmes lunettes. Derrière lui, une peluche
 de *The Cat in the Hat* du Dr Seuss laisse appa-
 raître le chapeau à rayures rouges et blanches
 que tous les enfants américains connaissent.
 Sa réponse était «des champignons».

En décembre 2010, *Courrier International*
 sort ce qu'il convient d'appeler une bonne
 couverture de pétasse sur le phénomène

hipster, mollement sous-titrée «La nouvelle branchitude planétaire
 Décalés, Esthètes, Ecolos, Nomades, Geeks». Invité de marque, Mark
 Greif (co-éditeur de la revue semestrielle *N+1* et maître de conférence
 à l'université New School Of NY) parle du mouvement et s'appuie
 pour cela sur l'enquête sociologique qu'il a lui-même menée. Détour-
 ner le siège allemand de *Vice*, magazine et multinationale avant de
 dresser la liste des écrivains *hipsters* les plus lus : Tao Lin devance
 Dave Eggers.

Dave Eggers, c'est celui qui a réécrit *Max et les Maximonstres* de Mau-
 rice Sendak pour son adaptation au cinéma par Spike Jonze. Il est
 aussi le créateur de *McSweeney's*, revue littéraire et site reconnu.
 Réaction mi-indifférente, mi-agacée de Tao Lin, quand je lui soumets
 le nom de Dave Eggers comme celui de quelqu'un avec qui il doit bien

s'entendre : «Eggers? Il n'a pas l'air super marrant!» Car voilà le pro-
 blème : même s'il a la hype avec lui, Tao Lin reste un *outsider* au pays
 de la nouvelle littérature. Jamais il n'a été publié par les parangons
 des nouvelles lettres américaines. Chez *McSweeney's*, on préfère d'ail-
 leurs invoquer des raisons éditoriales pour justifier cette absence de
 publication. Christopher Monks, rédacteur en chef du site, ne voulait
 pas sortir «de la poésie».

DIVERSIFICATION DE LA MARQUE

Contributeur régulier du magazine *Vice*, Tao a aussi créé sa propre
 société de production de films, MDMA (*sic*). À travers cette branche, le
 garçon s'est principalement intéressé à la figure de Bebe Zeva, sorte
 de socialiste blogueuse un peu pénible, et au Mumblecore (*mouve-
 ment du ciné indé américain — ndr*). Il lui arrive parfois de shooter
 des scènes de vie commune avec sa copine. Particularité : ces courts
 et longs-métrages sont tournés avec un MacBook, sous les effets de
 la drogue.

«Je n'ai pas de but artistique préalable. Je veux aussi gagner de
 l'argent.» Alors Tao Lin n'a pas spécialement d'avis sur la dématériali-
 sation des bouquins. Ni même sur ce que pro-

posent les mouvements Occupy-un-endroit,
 une société plus équitable, un Internet plus
 juste. «Je suis opérationnel pour que les gens
 reçoivent gratuitement un truc qui sort de
 mon cerveau. Si je m'auto-publiais, je mettrais
 tout sous creative commons pour que ça soit
 disponible. Mais chaque situation est diffé-
 rente. Je n'ai pas de véritable avis sur le par-
 tage. J'ai beaucoup téléchargé depuis megau-
 pload.com...» Alors on lui demande ce qui le
 fait un peu bander dans la vie. «Je ne sais
 pas trop. À une époque j'aimais bien faire des
 recherches sur Google comme 'romans d'écri-
 vains déprimés' Non je ne tombais pas sur de
 la littérature russe. C'était moins 'déprimé par
 une situation financière' que 'déprimé par la
 vie'»

Extrêmement présent sur les réseaux sociaux
 (Tumblr ou Twitter), Tao Lin explique qu'il a
 le même problème que face à un article ou
 un livre. «Je dois faire un travail d'édition
 rigoureux!» Même si ce travail rigoureux
 dont parle Tao arrive à ce genre de passage,
 disons, abscons : «Je veux qu'un tatoueur
 robot muet me dessine les contours d'un bron-
 tosaurus obèse sur mon bras pendant que je
 fais des choses sur Internet». Car en plus de
 ses activités, Tao est un petit comique sur la
 toile. Il s'amuse très souvent à *rick-roller* les

gens (action consistant à renvoyer l'internaute sans le prévenir vers
 la vidéo de «Never Gonna Give You Up» de Rick Astley, meme musical
 et rigolo de la toile - ndr). Son site hehehehehehehehehehehehe.
 com compile avec sobriété des liens renvoyant vers ses travaux et les
 critiques de ses livres.

Tao Lin pourrait aussi être l'un de ses hikikomori («mot japonais
 désignant une pathologie psychosociale et familiale touchant princi-
 palement des adolescents ou des jeunes adultes qui vivent coupés du
 monde et des autres, restant cloîtrés et ne sortant que pour satisfaire
 aux impératifs des besoins corporels», selon les contributeurs Wikipé-
 dia). À la fois précurseur, creux et culte •

tao.tao.tao.tao.tao@gmail.com

Littérature [+] A2-B1

A peculiar novelist

LITERARY CURIOSITY. We met up with the author Tao Lin to discuss his new novel *Richard Yates* (*Au diable vauvert*), which we already spoke about in issue 631. This young, reserved New Yorker has written a strange and semi-autobiographical love story, in his own inimitable style...

VOCABLE

BY ROMAN LANCELOT



RENCONTRE AVEC
TAO LIN
Novelist



A peculiar novelist
A singular novel
writer

graphic novel book in comic strip format / guideline guidance, here resource.

2. to compel to obligate, to feel, felt, felt compelled to feel an irrepresible need, to be driven / definitely certainly, absolutely.

3. seare comfortable / shy timid, reserved.

4. to shoplift to take from stores without paying / to steal, stole, stolen to rob, to take without paying / battery small temporary device that produces electricity / to get, got, got caught to be arrested / to be worth it to merit the effort, to be of value / cell room in prison / community service work for the benefit of the public / fine penalty payment.

5. to go, went, gone out of one's way to make a special effort / trademark brand-name.

6. to some degree more or less, somewhat.



Lire, écrire et résoudre sur
internet ! Tao Lin en parle... un peu.

VOCABLE: Which books inspired you for this novel?

TAO LIN: Chilly Scenes of Winter by Ann Beattie, and The Easter Parade by Richard Yates. Those were books with a lot of dialogue, and then... Daniel Clowes has a lot of dialogue in his graphic novels, especially in Ghost World. I try to write what I want to read. I have read a wide variety of things, and I want to read more of those, so I use that as a guideline of what to write and what choices to make in my writing.

2. VOCABLE: Do you feel compelled to write? **TAO LIN:** I don't feel compelled, no. I don't think I feel compelled to do anything, except maybe to eat and sleep, but definitely not writing.

3. VOCABLE: Why do you do it, then? **TAO LIN:** For a lot of reasons: it's something to do that feels productive; it's concretely productive, because I'll be able to meet more people and make money and be secure financially, and I do like it. Without the job or something like writing, and without a large family, it can be hard to meet people for a shy person, so it seems writing books is a good way of meeting people.

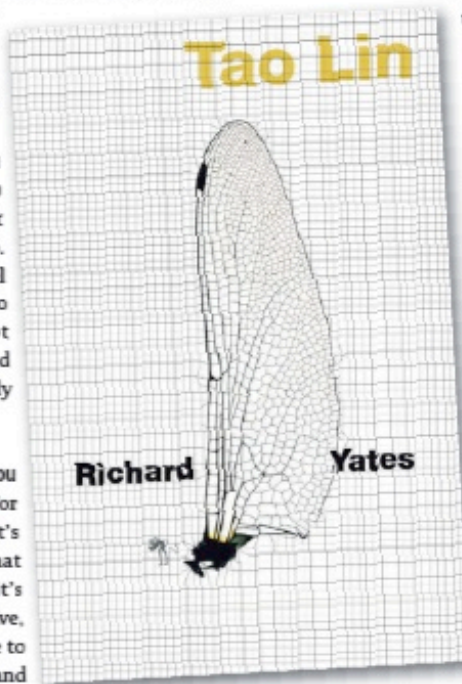
4. VOCABLE: Do you shoplift like your characters in *Richard Yates*? **TAO LIN:** Not any more. I've shoplifted a lot in the past. I wrote an autobiographical book called *Shoplifting from American Apparel*. I lived just like the character in there: I would steal batteries and sell them on Ebay, but I got caught two or three times, and I've stopped. It's not worth it, each

time I had to stay thirty hours in a cell and then do community service, and get a fine, like, \$500.

5. VOCABLE: How come you mention so many trademarks in your novel? **TAO LIN:** I don't think I do; I definitely don't go out of my way to include more, no. It's just whenever I describe a store, I have a choice of saying American Apparel or a clothing store, and I just can't justify saying "a clothing store". American Apparel seems

more specific, and it just seems like the natural thing to do.

6. VOCABLE: Is *Richard Yates* autobiographical? **TAO LIN:** Yes, and I think all my books are to some degree. ●





Janvier 2012



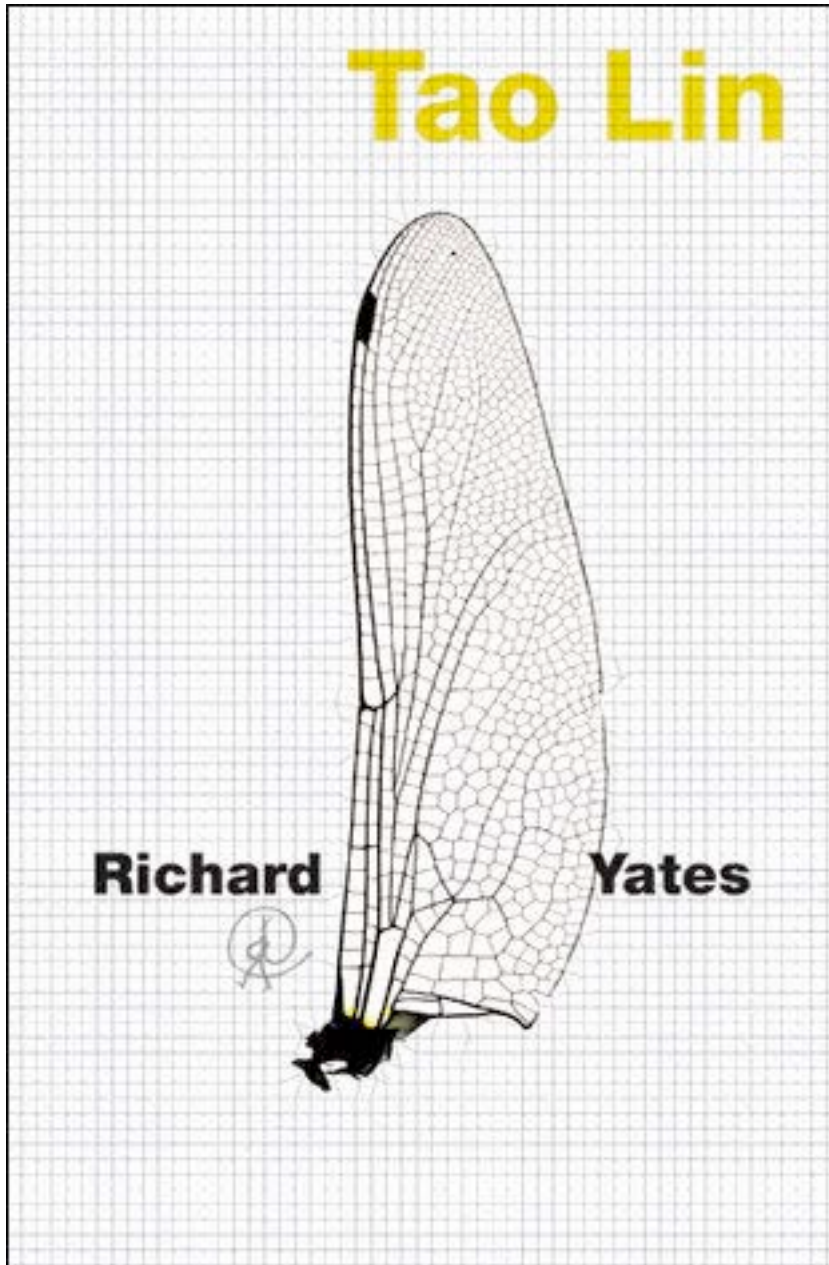
RICHARD YATES

Tao Lin | Éd. Diabolo
Vauvert

L'écrivain américain Richard Yates n'est nommé que de rares fois dans le roman, une référence parmi d'autres dans un name-dropping où se croisent American Apparel ou Starbucks. Tao Lin compose le tableau d'une génération déprimée mais romantique, qui noie sa frustration dans l'humour noir et l'hyperconsommation. Dakota Fanning et Haley Joel Osment sont amoureux via Gmail. Elle a 16 ans et mange trop dans le New Jersey, il en a 22 et écrit des poèmes à New York. Il va tenter de la sauver de l'anxiété et de la boulimie. S'il ne suffit pas de raconter des histoires de gosses de riches suicidaires pour devenir le nouveau Bret Easton Ellis, Tao Lin parvient à rendre émouvants ces deux êtres, produits dérivés d'un système qu'ils méprisent. 303p., 20€. Madeline Dougole

Une romance à l'ère 2.0

Forum | LE MONDE DES LIVRES | 19.01.12 | 11h07



Couverture de l'ouvrage de [Tao Lin](#), "Richard Yates" (Au [Diable Vauvert](#)).AU DIABLE VAUVERT

En guise d'appendice à son roman, l'écrivain américain Tao Lin, 28 ans, a placé un index, équivalent imprimé, à l'échelle d'un livre, d'un moteur de recherche sur Internet. Le lecteur peut ainsi [retrouver](#) facilement la page où il est susceptible d'[apprendre](#) "[Comment voler chez American Apparel, Whole Foods, Virgin Megastore et Duane Reade](#)" - des enseignes américaines -, celles où il est question de "fourmis légionnaires", de "sushi à l'avocat" ou de "Dieu" - une occurrence chacun...

Il peut aussi y [relever](#) les six apparitions de Richard Yates (1926-1992), écrivain révérend par de nombreux auteurs, redécouvert récemment (en France, Robert Laffont a fait [paraître](#) en novembre *Un été à Cold Spring*), et qui donne son [titre](#) au livre de Tao Lin. Un titre-référence que l'on peut [voir](#) comme une déclaration d'intention bravache, manière de [mettre](#) ses pas dans ceux d'un écrivain admiré pour le réalisme avec lequel il s'est attaché à [décrire](#) la vie de la classe moyenne américaine au milieu du XX^e siècle, et à [sonder](#) le naufrage des couples.

Telle serait donc l'ambition de Tao Lin, dont ce deuxième roman est le premier traduit en français : se [faire](#) le scribe de son temps, notamment en explorant l'effet des mutations technologiques sur les relations entre les êtres et le moyen de les [raconter](#).

Aussi ancré dans son époque soit-il, [Richard Yates](#) relève de l'ancestral roman d'amour. Ses héros, [Dakota Fanning](#), 16 ans, et [Haley Joel Osment](#), 22 ans, empruntent leurs noms - toujours cités en entier - à deux jeunes acteurs stars d'Hollywood, mais la première est une adolescente habitant le [New Jersey](#), et le second un New-Yorkais végétarien prosélyte aux velléités littéraires. On ignore comment ils se sont rencontrés sur Internet, mais, après de longues discussions instantanées sur le *chat* de la messagerie Gmail, ils finissent par se [rencontrer](#). Sexe, chapardage de nourriture bio et début des complications.

D'abord parce que la mère de la jeune fille "*croit que tout le monde sur Internet est là pour [violenter](#) tout ce qui passe*" et s'inquiète de [voir](#) l'adolescente [fréquenter](#) un homme plus âgé - elle menace régulièrement de le [dénoncer](#) à la police. Ensuite, parce que les deux jeunes gens expérimentent la confrontation entre l'image fantasmée de l'autre et sa matérialisation. L'épreuve est encore plus violente dans une ère où les échanges "virtuels" viennent [compliquer](#) la donne. Comme l'écrit Haley Joel Osment dans une énième conversation par *chat* : "*Quand je te voyais, je me disais toujours "je vais pas [rester](#) avec elle" puis après on parlait sur Gmail et on s'envoyait des textos et je t'aimais bien à nouveau.*"

La caractéristique fondamentale de *Richard Yates* est la retranscription in extenso de ce genre d'échanges, qu'ils aient lieu sur Internet, par textos, téléphone ou, même, "IRL" (abréviation d'"*in real life*", la traduction contemporaine de l'antique "de visu"). L'écriture de Tao Lin est entièrement contaminée par cette langue "chattée", qui aplatit à dessein toute la narration et met sur le même plan le récit d'une journée, l'expression de sentiments, une dispute ou la retranscription des pensées d'un personnage.

D'autant plus que, à l'oral ou à l'écrit, les conversations de Dakota Fanning et de Haley Joel Osment reviennent sempiternellement sur les mêmes sujets (le suicide, les parents de la jeune fille, le contrôle de soi, le mensonge...), avec les mêmes expressions ("*On est niqués*", "*Je me sens merdique*", "*On devrait juste disparaître*"...) et, sans cesse, les mêmes incises qui insufflent aux phrases un rythme psalmodique ("*a dit Dakota Fanning*", "*a dit Haley Joel Osment*"). Il en résulte un texte d'un minimalisme extrême, un peu à l'image du régime alimentaire anormalement sain d'Haley Joel Osment, décrit sans [oublier](#) un seul repas. Hypnotique à force de répétition, *Richard Yates* a valu à Tao Lin d'[être](#) érigé en "*Kafka de la génération iPhone*" par le romancier et essayiste canadien Clancy Martin. A défaut de [déceler](#) dans Tao Lin le Richard Yates du XXI^e siècle, plusieurs critiques ont vu en ce jeune auteur, inventeur d'un univers hyperréférentiel, aux personnages à la fois ultra-connectés et en proie à la dérégulation, le successeur d'un Brett Easton Ellis ou d'un Douglas Coupland. Des écrivains qui furent les hérauts de leur génération - la "X", dont Coupland a même inventé le nom - et qui ont su [rendre](#) compte de ce qu'elle était, et de ce qu'elle vivait.

Mais est-il pertinent d'[explorer](#) les tourments d'une classe d'âge et d'une époque en s'appropriant l'un de ses modes de communication, appelé par définition à [muter](#) et à [rendre](#) aussi désuets l'un que l'autre le texte et l'objet ? Si *Richard Yates* a été largement salué lors de sa sortie aux États-Unis, et constitue l'une des petites sensations étrangères de la rentrée hivernale, ce roman de l'amour à l'ère 2.0 a aussi valu quelques sévères critiques à son auteur. Un rejet de principe, d'une part, venu de ceux pour qui un livre intégrant les fonctionnalités d'un outil comme le *chat* n'est pas un roman, mais, au mieux, un gadget dans l'air du temps, plus branché que convaincant. Pour d'autres lecteurs, moins hostiles, l'intention de départ peut [être](#) intéressante, excitante, même, sans que la réalisation suive. Texte intentionnellement monocorde, *Richard Yates* pose une autre question qui dépasse le dispositif du *chat* : est-il possible de [décrire](#) la vacuité d'une époque sans [être](#) aspiré par elle ?



TAO LIN

A 29 ans, il arrive d'Amérique avec le surnom de «*Kafka de la génération iPod*» et une réputation de successeur d'Ellis et Coupland. Arnaque : Tao Lin est en fait un petit malin habile et son roman (*Richard Yates, Diable Vauvert*), un exercice de style horripilant, plein d'effets et sans intérêt.

CHRONIC'ART

#75. 01.02/2012. MAGAZINE CULTUREL.CONNECTE.

WWW.CHRONICART.COM

bouquins

le guide **culturelle**

TÉLEX

NOUVELLES DU FRONT LITTÉRAIRE



✕ Nos deux coups de cœur du mois vont à des romans étrangers. Dans « Richard Yates » (Au Diable Vauvert), Tao Lin narre les aventures d'un couple d'ados à la Bonnie and Clyde, qui rappellent les errances sans but de « Stranger than Paradise » de Jim Jarmusch. L'auteur, new-yorkais lui aussi, a été qualifié de « Kafka de la génération iPhone » ! Bizarre et émouvant. Quant aux « Années fastes » (Grasset), elles montrent la Chine en 2013 : un empire où l'opulence capitaliste a fait taire les voix dissidentes, où Big Brother n'a même plus besoin de se cacher puisque seuls les biens matériels comptent pour le peuple. Plus glaçant qu'un thriller. L'auteur, Chan Koonchung, est adulé dans la Chine underground. **MARIE SEGURA** ¶

10 JANVIER 2012 | PAR CHRISTINE MARCANDIER

Haley Joel Osment et Dakota Fanning se sont rencontrés sur Internet, via le chat Gmail. Leur romance 2.0 se construit à coups de SMS, d'emails et d'échanges virtuels. «*Surréels*», corrige Haley, «*ça semble surréel, comme si ça n'était pas vraiment vrai*». Haley, 21 ans, et Dakota, 16, incarnent une génération qui chatte, se croit «*dans un jeu vidéo*», communique en échangeant de la musique téléchargée sur Ipod et dit ses obsessions en boucle.

La mère de Dakota a appris la liaison de sa fille en lisant un post sur un forum, Haley transvase sa colère dans un blog, tous cherchent les occurrences de leur nom sur Google, les pseudos sont légion (dont le savoureux coup-de-boule-girl).

Cette génération médiatise tout : «*Ils avaient commencé à faire des doubles peace and love sur les photos après avoir vu de nombreux Japonais le faire sur internet quelques semaines auparavant.*» «*À Penn Station ils se sont assis contre un mur et se sont photographiés en train de s'embrasser.*» L'auteur ne précise pas s'ils ont posté le cliché sur leur mur Facebook, terme étrangement absent de l'index qui clôt le roman.

Car ce récit pop et décalé se termine sur un index – marques, restaurants, lieux – mais aussi liste d'expressions du visage ou d'auteurs convoqués, de Bret Easton Ellis à Beckett, de Woody Allen à Hemingway – comme pour mieux souligner sa valeur d'alphabet d'une génération, en proie à une fatigue extrême («*je suis fatiguée. Je ne me souviens pas de la dernière fois où je me suis sentie fatiguée*»), un mal de vivre permanent, un vide — paradoxalement lié à la surconsommation — que rend magistralement le style neutre de Tao Lin.

Tout en parataxe ☞ : peu ou pas de «*et*», de «*mais*» et de «*donc*», actions et paroles s'enchaînent, dépourvues de cohérence syntaxique, sans autre logique que celle d'existences qui ont un écran pour point de ralliement, (dé)connectées. Une manière de dire ces vies *Tripped*, comme dans la chanson de Neva Dinova ☞ que Haley Joel Osment a envoyée «*par mail*» à Dakota (deux références dans l'index).

Le style de Tao Lin (lire sa biographie sous l'onglet "Prolonger") est dans le constat, clinique, il semble reproduire un rapport au monde, un être là. Ses personnages énoncent des bilans désabusés, au point de faire disparaître toute marque typographique qui soulignerait une intention: «*Est-ce qu'on est lundi aujourd'hui.*» – «*Yes. Heureux. Cool.*» Fin des points d'interrogation ou d'exclamation, une atonie. En somme le «*Qu'est-ce que je peux faire ? J'sais pas quoi faire !*» d'un *Pierrot le Fou* version Twitter (absent, lui aussi, de l'index) : «*Haley Joel Osment a dit qu'il ne savait pas quoi faire. Dakota Fanning a dit qu'elle non plus.*»

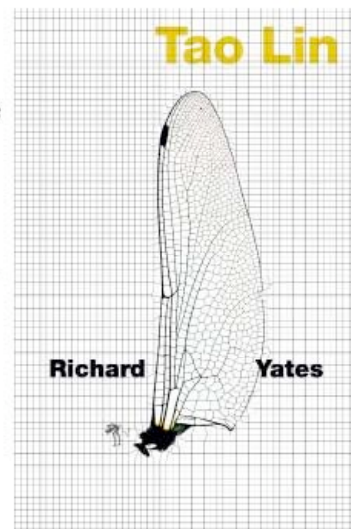
Le

propos de Tao Lin est déroutant il affirme) longueur d'entretiens son absence d'intention ou de message via ce roman. Refuse d'assumer les références à Kafka ou Beckett (il déteste le second, ne se sent pas d'affinités particulières avec le premier). S'assume sans doute davantage en héritier de Bret Easton Ellis (étrangement, c'est pourtant le film *American Psycho* qui est cité trois fois).

Sa prose tissée de marques, de noms de sites ou d'émissions TV, pétrie de *name dropping*, en agacera plus d'un, sans doute. Et pourtant. Le message de Tao Lin est tout entier dans cet absence d'intention apparente, dans un décalage permanent : les livres délaissés, simples référents creux, vidés de toute substance, jusqu'aux noms des personnages – toujours donnés *in extenso* –, empruntés à des acteurs, Haley Joel Osment ☞ et Dakota Fanning ☞.

Richard Yates semble annoncer le titre. 6 entrées dans l'index : Dakota vole un de ses romans chez Barnes & Nobles (p. 41), elle fixe son visage au dos de *The Easter Parade* («*j'ai aucune réaction. Je fais que regarder*», p. 131). Page 137, c'est au tour de Haley de regarder la photo du très grand écrivain américain, il ne lira un de ses romans que page 203, roman qui lui sert de «*tapis de souris*», quelques paragraphes plus loin.

Richard Yates, un écrivain que l'éditeur de Haley a vu en «*lecture dans les années 80*», il «*avait lu une nouvelle en prenant une voix différente pour chaque personnage dans les dialogues y compris des voix aiguës pour les personnages féminins*».



Aucun rapport entre le titre et le roman, Richard Yates n'y est qu'une ombre, l'annonce d'un contenant sans rapport avec le contenu, un objet sans sujet. *American Psycho*, roman d'une génération – ambition, sans doute, de celui de Tao Lin – n'est présent qu'en tant que DVD... Le livre n'aurait-il plus aucune place dans la culture 2.0 ? Ce serait trop simple. Dakota et Haley volent des bouquins dans les librairies, Haley, double de son auteur, a écrit des nouvelles et des poèmes, pour une revue en ligne. Il donne une lecture, a un roman sur le feu.

C'est la place du livre qui a changé, sa fonction également. Lorsque Haley participe à un jury avec son éditeur, les participants sont logés dans un hôtel Disney. Quand Dakota et Haley envisagent, entre sérieux et pure pochade, d'écrire un *Party Pouffes*, Haley Joel Osment a cette phrase, qui pourrait définir ce roman des voix qu'est Richard Yates : «*T'as juste à prendre un magnétophone et à sortir avec n'importe qui puis à retranscrire ce qui se dit.*» Le roman tel que l'envisage Tao Lin est un instantané contemporain, une saisie sur le vif, un enregistrement de voix monocordes.

Ecrire « en ligne »

Le livre contemporain s'écrit sous nos yeux, celui d'un Haley Joel Osment qui capte son histoire d'amour, de textos et de chat avec Dakota. Qui lit *C'est fini* de Lydia Davis ou cette histoire signée... Richard Yates «*un roman qui se termine lorsque l'ex-femme d'un alcoolique lui rend visite dans un hôpital psychiatrique et lui demande ce qu'il fera une fois sorti, provoquant une expression de confusion sur son visage parce qu'il n'avait pas pensé quitter un jour l'endroit, après quoi une infirmière le ramène en fauteuil roulant dans sa chambre.*»

Mais Haley refuse tout sérieux à l'acte littéraire, en apparence du moins, en témoigne son chat avec Julia, un contact Gmail :

«*Pourquoi est-ce qu'il faut que tout le monde soit expert dans les relations des autres, a dit Julia.*

— *Une personne niquée entre dans une situation pas niquée, et la situation devient immédiatement niquée. C'est la personne qui est niquée, a dit Haley Joel Osment. C'est évident.*

— *On ne peut pas niquer les situations précisément parce que ce sont des situations, a dit Julia.*

— *On est profonds, a dit Haley Joel Osment. Il est où notre prix Nobel. Tous ceux qui ont remporté le prix Nobel étaient des existentialistes déprimés. Maintenant c'est tous des sociologues ou un truc dans le genre. Vu que l'Amérique est devenue plus forte.*

— *Personne n'a envie de débattre du degré de solitude de la vie, a dit Julia. Les gens sont beaucoup plus intéressés par le dentifrice.»*



Tao Lin

Richard Yates dit l'ultra-moderne solitude, la tentation permanente du suicide (pour autant sans cesse repoussé), l'obsession de la nourriture (du côté du bio et du vegan pour Haley, de la boulimie pour Dakota). Ou comme faire du vide le roman d'une génération post-Richard Yates. On retrouve, transposées, toutes les grandes thématiques de l'œuvre du grand auteur américain (1959-1992) : l'écran comme *Fenêtre panoramique*, deux vs. *Onze histoires de solitude* – Haley les concentre, «*il a pensé aux périodes de solitude dans sa vie. Il y avait une période de solitude au lycée, une période de solitude à la fac, une seconde période de solitude à la fac, une période de solitude après la fac*» –, New York et le New Jersey, l'adolescence maussade et ballottée, l'amour qui pourrait être un idéal et une évasion et prend vite la forme d'une chute (*Easter Parade*), les mères désenchantées et perdues (*Un été à Cold Spring*), les ratages.

Mais nous ne sommes plus dans l'Amérique dépressive de Richard Yates. Celle de *Richard Yates*, dans la lignée du grand aîné, résonne 2.0, dans le «neutre». Tao Lin est un auteur «en ligne» : parce qu'il écrit à l'heure d'Internet, mais aussi parce qu'il aligne les phrases comme autant de constats désabusés. Comme le déclare Julia, aujourd'hui, «*si tu n'es pas dépressif, tu es fou*». De toute façon, renchérit ironiquement Haley, «*je pense que la plupart des gens diraient que la fiction littéraire, c'est dépressif*». Et, pourtant, professe-t-il, «*rien n'est grave*».

Tao Lin, *Richard Yates*, traduit de l'anglais (Etats-Unis) par Jean-Baptiste Flamin, 304 p., 20 €

« RICHARD YATES » DE TAO LIN

Génération vide

Dis-moi quelles marques envahissent ton quotidien, je te dirai à quelle génération de désabusés tu appartiens. Avec Richard Yates, qui sort le 5 janvier au Diable Vauvert, le lecteur est convié à l'intronisation du nouveau prince du roman générationnel : Tao Lin, jeune New-yorkais d'origine taïwanaise, jusque-là cantonné au statut d'icône littéraire pour initiés.



Ce second roman annonce l'heure des chroniques dithyrambiques dans les médias de masse. Tout en ne manquant pas la comparaison avec Douglas Coupland, Elle a d'ailleurs annoncé à ses ouailles : « *Tao Lin s'impose d'emblée comme le porte-parole de la première génération née avec le numérique.* »

Basiquement, le roman générationnel a tendance à incruster une foule de références aux marqueurs culturels de l'époque. Là où Tao Lin tire son épingle du jeu, c'est qu'au travers de cette accumulation, certes parfaite pour dépeindre une période d'hyperconsommation (voir notamment l'index à la fois subjectif et réjouissant qu'il ajoute à son roman), le jeune auteur parvient à faire ressortir le vide.

Richard Yates, c'est un peu le récit de nos propres histoires d'amour adolescentes, au travers des échanges électroniques à la fois très forts et absurdes de deux héros, qui partagent par ailleurs une passion pour le vol dans les grandes enseignes (avec une prédilection pour American Apparel).

Dakota Fanning a 16 ans, de sérieux problèmes avec la nourriture et des robes très colorées. Haley Joel Osment, quant à lui, a 20 ans et gagne de quoi manger bio en écrivant des nouvelles. Appuyé sur un style autistique à l'efficacité et à l'humour ravageurs, ce roman est surtout une tentative réussie de pointer les névroses qui étreignent la génération Y : ennui chronique, tendance à l'hyperconsommation, rapport complexe à la nourriture, dépression, vide.

« Dans sa chambre, il a pensé à Dakota Fanning et à d'autres personnes. Il a joué dans du papier toilette. Il a emporté le papier toilette dans la salle de bain et l'a mis dans la cuvette des toilettes. Il s'est lavé les mains. Il s'est lavé la figure. Il est allé dans sa chambre et a lu quelques phrases de différents livres. Il a mangé du chocolat noir. Il s'est douché et a fait vingt-cinq pompes et a éteint la lumière. »

Sans doute du fait de la théorie de l'effet Barnum, qui veut que l'individu soit enclin à accepter une description vague comme s'appliquant spécifiquement à lui, j'ai un problème avec le fait de dresser des typologies névrotiques générationnelles. « *Life would be so wonderful, if only we knew what to do with it* », disait d'ailleurs Greta Garbo qui n'était déjà pas la première à faire le constat du vide de l'existence. Reste que de sa plume incisive, Tao Lin rend l'esprit d'une époque où virtualité et hyperconsommation tendent à accentuer ce sentiment d'insignifiance. Best-seller annoncé : le névrosé s'habille en American Apparel.

Tao Lin, *Richard Yates* // Roman traduit de l'anglais par Jean-Baptiste Flamin // Au Diable Vauvert

lien : <http://gonzai.com/richard-yates-de-tao-lin-generation-vide/>

Magazine : BE

Paru le : 6 janvier 2012

LIVRE

Tao Lin American brio

Dans *Richard Yates*, un couple débrièfe en ligne et en continu une existence vide de sens. Un roman minimaliste, anxieux et déroutant, par le nouvel espoir de la littérature américaine.

Il paraît que vous n'aimez pas les interviews...

En fait, je n'aime pas parler. Je trouve plus efficace et moins

angoissant de communiquer par écrit ou sur Twitter. Mes personnages aussi passent leur journée sur le Net. Je les ai appelés Haley Joel Osment et Dakota Fanning, mais c'est un livre autobiographique.

Qu'est-ce qui vous inspire ?

Les personnes, mais pas les lieux. Je déteste New York, que je trouve sale et bruyant. Le fossé entre riches et pauvres

est insupportable, et le métro, nul. Tout ce qu'il y a à sauver, ce sont les restaurants, les épiceries et les bibliothèques.

Et l'écrivain Richard Yates, dont vous avez emprunté le nom pour le titre de votre livre ?

Je l'adore, lui et d'autres vieux auteurs comme Kafka ou Pessoa. Les écrivains contemporains m'intéressent moins. Les critiques m'ont comparé à Douglas Coupland et à Bret Easton Ellis. Je ne sais pas si ça a un sens, et peu importe. Tant



qu'on parle de mes livres, mon éditeur est content, je suis payé et je peux continuer à écrire. ■ *Propos recueillis*

par Pamela Pianezza

Richard Yates, de Tao Lin (éd. Au Diable Vauvert).

Le nouvel **Observateur**

Paru le 5 janvier 2012

Chez Tao Lin, mieux vaut commencer par le dessert: l'index. «*H & M*», «*Muffin au maïs*», «*Björk*» ou «*Comment voler chez American Apparel*». Enfin un roman qui vous donne des bons tuyaux.

SUR LE MÊME SUJET

» Les derniers coups de coeur de l'Obs

Sorte de post-Bret Easton Ellis de la littérature américaine, Tao Lin vient de réussir là où Flaubert avait échoué: écrire un livre sur rien. Sur rien de rien, même. Ses deux héros portent d'autres noms que les leurs et glandent à longueur de journée. Ils se kiffent minimalistement. Faut dire qu'on est souvent sur internet: le *chat*, après la chatte? Haley Joel Osment (21 ans) aime caresser le vagin de Dakota Fanning (16 ans) «*pendant environ huit minutes*». Comme la cuisson des spaghettis !

A l'opposé, Justin Torres, autre révélation américaine, raconte dans son excellent et poétique roman «*Vie animale*» l'horreur familiale dans ses plus sombres excès. Ce sont trois gosses issus d'un couple mixte qui jouent les Terminator, et pas qu'à la maison. «*On fabriquait des lance-pierres avec des couteaux à beurre et des élastiques, et on lançait des cailloux sur les femmes blanches.*» Si c'est pas top, la jeunesse !

D. J.



Tao Lin

Bio Actu **Interview** Livres Photos Vos avis



Entretien avec Tao Lin

Spleen 2.0

Impassible, pince-sans-rire et méticuleux, **Tao Lin** ressemble aux personnages de son fascinant deuxième roman, **Richard Yates**. Talentueux représentant d'une nouvelle génération d'écrivains hyper-connectés qui diffusent et partagent leur prose sur Twitter, blogs et ebook, le New Yorkais de 28 ans paraît plus à l'aise derrière son ordinateur que IRL. D'une voix monocorde, mais non sans humour, Tao Lin nous parle de la construction de son roman, du nouveau business model qu'il a mis en place pour quitter son job dans un restaurant, ou de sa rencontre avec **Bret Easton Ellis**.

[Lire la chronique de Richard Yates](#)

Fluctuat : De quoi parle Richard Yates, en quelques mots ?

Tao Lin : C'est l'histoire d'un garçon de 22 ans qui vit à Brooklyn et d'une fille de 16 ans qui vit dans le Connecticut. Ils vivent à 4 heures de route l'un de l'autre. Ils sont solitaires, ils n'ont pas d'amis et se rencontrent sur Internet. Ensuite ils commencent à se rendre visite, en secret, car la mère de la fille de 16 ans ne doit pas être au courant. Au bout d'un moment, la mère s'en rend compte, et menace d'appeler la police. Mais finalement elle invite le garçon de 22 ans. Après cela, la fille de 16 ans développe un désordre nutritionnel, elle vomit tout ce qu'elle mange, mais elle le cache et ment au garçon de 22 ans. Et ensuite... (il éclate de rire) Et ensuite, le garçon de 22 ans essaie de comprendre pourquoi la fille de 16 ans lui ment, et tente de résoudre son problème nutritionnel.

Vous n'avez pas mentionné les noms des deux personnages principaux : Dakota Fanning et Haley Joel Osment. Pourquoi avoir utilisé des noms d'acteurs connus ?

Je n'avais simplement pas envie d'inventer des noms. Ça me semblait marrant d'utiliser leurs noms. Certains lecteurs n'aiment pas le livre à cause de ces noms. Ils pensent que ce n'est pas sérieux, que c'est une blague. Mais ceux qui ne prêtent pas trop attention à ces noms aiment davantage le livre.

Ça crée quelque chose dont vous avez forcément conscience, un effet de distanciation qu'on peut ressentir comme une pose ou une provocation.

Je veux que les gens...(il s'arrête et réfléchit) Je suis plus intéressé et concentré par l'histoire. Pour moi utiliser ces noms ça ne change pas le livre. Ma mère est de gauche, mais elle dit qu'elle préfère voter George Bush parce qu'elle préfère sa personnalité à celle de Barack Obama. Avec une personnalité, vous n'allez pas recevoir ce que vous attendez. Utiliser ces noms, c'est comme de soutenir le Président qui a une mauvaise personnalité. Utiliser ces noms, c'est comme de soutenir le Président qui a une mauvaise personnalité, uniquement pour son programme. Pour que les gens se concentrent sur le contenu. L'équivalent d'utiliser ces noms pour mes personnages, ce serait de décider qui va être Président, sans penser à son apparence physique ou à son talent rhétorique, mais seulement au contenu. Les noms importent peu, pour moi. Ce qui compte vraiment, c'est le contenu.

Le roman s'intitule *Richard Yates*, alors que le roman n'a aucun rapport avec cet écrivain, si ce n'est quelques mentions. C'était pour casser l'effet glamour du name-dropping, en mettant tous les noms sur la même échelle ?

Non, pour le titre c'est différent. Quand j'écris un email très long, avec beaucoup de choses différentes dedans, je réfléchis à lui donner un « objet ». Si je ne veux mettre l'accent sur aucune partie de l'email, ou donner un ton à l'email, alors je choisis quelque chose qui apparaît dans l'email. C'est l' « objet ». Et j'espère dans ce cas qu'on se rend bien compte que l'objet ne désigne pas ce qu'il y a dans le mail. C'est une première raison. Par ailleurs, *Richard Yates* apparaît 5 ou 6 fois dans le roman. A chaque fois que son nom est mentionné, il y a une petite narration autour. C'est comme un *non sequitur* de basse intensité : ça n'a pas trop de sens. Ce titre a une connexion très maigre avec le roman. Ça me paraissait satisfaisant.

Certains critiques américains voient en *Richard Yates* un roman ironique. Ce n'est pourtant pas le cas, à mon avis. Si ?

Non, pas du tout. Le roman n'est absolument pas ironique. Le sens des mots est à prendre au pied de la lettre. Dans certains dialogues, les personnages sont ironiques. Mais pas le narrateur. Et le livre non plus.

Un élément paraît toutefois ambigu. A la fin du roman, vous avez ajouté un Index qui recense les occurrences de mots tels que « *Shrek* », « *Père Noël* », ou « *expression du visage (triste)* ». Cet inventaire froid crée une distance avec le récit, qu'on peut prendre pour de l'ironie, non ?

J'ai mis un Index à la fin de *Richard Yates* parce que quand je lis un roman que j'adore, je me dit toujours que j'aurais aimé qu'il possède un Index, pour pouvoir retrouver des parties précises. Pour certains livres, j'ai même confectionné un Index moi-même. J'aimerais que tous les livres aient des Index.

Vous avez un business model bien particulier pour la publication de vos livres. Pouvez-vous nous l'expliquer ?

J'ai fait ça en 2006. Parce que je travaillais dans un restaurant, et je voulais gagner beaucoup d'argent pour pouvoir quitter mon job et me concentrer sur *Richard Yates*. Donc j'ai écrit sur mon blog un long texte, où je disais que je vendais des parts valant 10% de mes royalties US pour 2000 dollars chacune. J'ai vendu six parts, donc ça m'a

rapporté 12 000 dollars. Je ne pensais pas que ça marcherait. Mais ça a marché pour une raison que j'ignore. Je ne le referais pas.

Pourquoi ?

Parce que j'ai assez d'argent maintenant.

Vous avez un blog, vous êtes très présent sur Twitter : cette hyper-activité sur Internet ne vous détourne pas de l'écriture de vos romans et de la poésie ?

Je ne fais rien d'autre ! (rires) Je n'ai pas de job, je sors rarement avec des gens. En ce qui concerne la poésie, je la mets directement sur Twitter désormais. Donc je ne fais plus trop de poésie par ailleurs. Les romans, c'est différent de Twitter ou du blog. Il me reste encore beaucoup de temps libre.

On vous compare souvent à Bret Easton Ellis dans la presse. Vous l'avez rencontré ?

Je l'ai rencontré une fois, à une lecture. Mon éditeur lui a envoyé *Richard Yates*. Il m'a dit quelque chose du genre : « Tu as fait beaucoup de kilomètres pour Dakota Fanning ». (rires)

Vous n'avez pas utilisé cette phrase sur la 4e de couverture...

Non. Bret Easton Ellis a dit qu'il ne faisait plus de phrases-slogan (« blurbs » en V.O, ndlr) pour la promo des romans, de tout façon. C'est la première chose qu'il m'a dite : je ne fais plus de *blurbs*, mais j'aime bien ton bouquin.

De quoi parle votre prochain roman ?

Le prochain roman parle juste d'un an et demi de ma vie.

Tao Lin, *Richard Yates*, Au Diable Vauvert, 2012.

Propos recueillis par Eric Vernay



Tao Lin

2 juillet 1983 Naissance dans l'État de Virginie de parents taiwanais suivie d'une enfance et d'une adolescence en Floride.
2001 S'installe à New York.
2005 Obtient son diplôme de journaliste à la New York University.
2006 Publie un recueil de poèmes (*You Are a Little Bit Happier Than I Am*), des nouvelles (*Seed*), suivies d'un premier roman en 2007 (*Eeeee Eee Eeee*, non traduit).
2010 Produit et réalise des films expérimentaux avec sa petite amie.
2011 Tient une chronique dans *Vice Magazine*.
Janvier 2012 Parution française de *Richard Yates*.

et grises du New Jersey, des prises de têtes jalouses pour combler l'ennui, la peur, la vacuité qui rôdent à 16 ans : une parade de rituel amoureux entre la ronde Dakota, sujette à des crises de boulimie, et son boyfriend "vegan autiste" de 22 ans. Une "histoire autobiographique, basée sur ma vie", nous dit l'auteur. Quoi d'autre ? Des séances thérapeutiques de *biofeedback*, un interdit planant sur le sexe avant la majorité sexuelle, et pour finir un malaise fondamental pour ce qui est de creuser son trou dans une société aseptisée.

Derrière le titre en forme d'éloge à l'écrivain culte américain Richard Yates, il y a d'autres modèles à débusquer : l'absurdité d'un Beckett, l'humour à froid d'un Kafka, la douceur sauvage d'un Salinger. Avec la gueule d'un héros de Wes Anderson (*La Famille Tenenbaum*, *La Vie aquatique*), quand l'âme humaine se voit réduite - érigée - en une pure mécanique des sentiments. Beauté du langage amoureux ressassé, robotisé : ce n'est pas pour rien, encore une fois, que Tao Lin cherche du côté d'internet et de la tchatte virtuelle. Fondue dans le roman, la terminologie du réseau social se tord dans la répétition, use l'amour jusqu'à la corde. "Internet est intégré à ma vie de manière inconsciente." De fait, c'est en silence que son contenu travaille la narration. Point de tours de force, d'effets de style 2.0 : *Richard Yates* est un roman percutant, minimaliste, autour d'une jeunesse irréductible à une génération. "Mes personnages représentent 1% de la jeunesse actuelle, ils ne ressemblent à personne." Sauf peut-être à Tao Lin, faux branchouille et nerd au grand cœur qui signe ici un premier roman divinement pop et décalé. **Emily Barnett photo Yann Rabanier**

l'embarquement pour cyber

Entre romance virtuelle et *real life*, l'Américain **Tao Lin** dresse le portrait d'une jeunesse connectée et bouffie de solitude. La découverte de la rentrée,

t-boy ou geek sentimental ? À le lire, Tao Lin s'annonce comme le nouveau jeune prodige de la scène littéraire new-yorkaise, avec un premier roman branché sur les réseaux sociaux. En chair et en os, c'est une autre histoire. Timide, avare de ses mots (il laisse parfois s'écouler cinq à dix secondes avant de répondre à une question), l'auteur de 28 ans semble peu à l'aise en interview, voire avec les êtres humains en général. "Facebook a changé la vie des adolescents solitaires. Maintenant j'ai plein d'amis à travers le monde." S'émouvant de petites choses (le fait que nous possédions un Moleksine; l'écran cassé de notre portable), il se rétracte en revanche tel un escargot à la moindre question.

Ne pas compter sur lui donc pour tenir de grands discours. Tao Lin ne veut pas "faire passer de message". Pas plus qu'il ne désire être assimilé à un internaute typique. Que ses deux héros fassent connaissance sur le chat Gmail, que leur histoire d'amour grandisse au rythme des mails et des SMS échangés, n'y change rien : pour Tao Lin, *Richard Yates* aurait pu se dérouler dans les années 80. Soit. Reste qu'il n'aurait sans doute pas eu pour protagonistes deux adolescents aux noms empruntés à des enfants stars d'Hollywood (Dakota Fanning et Haley Joel Osment), facétieux clin d'œil au cyber-tic du pseudo autant qu'à une fascination tout ado pour le star system. Des errances main dans la main, des minifugues entre NY et les banlieues roses

Richard Yates (Au Diable Vauvert), traduit de l'anglais (États-Unis) par Jean-Baptiste Flamin, 320 pages, 20 €

RENTRÉE LITTÉRAIRE

Chloé Delaume

Tao Lin

Régis Jauffret

Gabriel Matzneff...

rentrée littéraire
20

LES OUTSIDERS

TAO LIN

« *Penser au suicide
permet d'aller mieux* »

La nouvelle star des lettres américaines s'appelle **Tao Lin**. Paraît en France son deuxième roman, **Richard Yates**, un dialogue en ligne plein d'humour entre deux adolescents suicidaires. Un livre kafkaïen branché sur Myspace.

propos recueillis
par Oriane Jeancourt
Galignani/photo Simon
Cave pour Transfuge

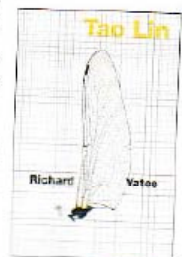
TAO LIN, c'est Joseph K. accro à Myspace. Imaginez le personnage de Kafka rivé derrière un écran, et vous commencerez à situer le phénomène Tao Lin. Le jeune écrivain américain – il a 28 ans – est sur le point, à New York comme à San Francisco, de détrôner Bret Easton Ellis dans le récit d'une jeunesse perdue. Si ce n'est que ses personnages doivent bien plus à Kafka qu'à l'auteur d'*American Psycho*.

bars de Manhattan. Dans son second roman, le premier à paraître en français, *Richard Yates*, il nous plonge dans un univers perpétuellement connecté, où se tisse un dialogue sans fin entre deux adolescents, Haley Joel Osment et Dakota Fanning.

Placide ahancement de l'ennui télé-chargé, doux « à quoi bon ? » d'une adolescence tranquillement suicidaire, hilarant dialogue de deux Godot à l'ère Youtube, le roman de Tao Lin est issu d'une conscience aussi bien formée par le numérique que par la littérature. Car il n'est pas un écrivain du virtuel, comme l'affirme son choix de Richard Yates en figure tutélaire. Tao Lin met ses pas dans ceux de l'auteur de *La Fenêtre panoramique*, poursuit son œuvre de rapprochement

Un extrait pour donner le ton ? Il s'agit de la retranscription d'un dialogue entre l'aspirant écrivain de 23 ans new-yorkais, double de l'auteur, et sa copine, Dakota Fanning, jeune fille de 16 ans, boulimique: « *Dakota Fanning a dit qu'elle allait probablement se suicider vendredi en se jetant du toit de Haley Joel Osment. Haley Joel Osment a dit qu'elle pouvait se suicider maintenant en allant sur les rails du train. Elle a dit que les trains ne roulaient pas assez vite. (...) Haley Joel Osment a dit que si elle sautait de son toit elle allait peut-être rebondir contre son mur et atterrir sur ses pieds.* »

Le minimalisme est ici poussé à son extrême jusqu'à faire disparaître la voix de l'auteur. Tao Lin se contente



RICHARD YATES
traduit de l'anglais
(États-Unis) par
Jean-Baptiste



l'écrit Dakota Fanning. La boulimie, l'automutilation, le viol, deviennent des sujets pour nourrir leur infatigable discours. Seule la fantaisie vient parfois faire dériver les dialogues et dézinguer, par l'humour, toute tentative de sérieux. « C'est ma vie », me dit-il avec un de ses rares sourires. Et s'il n'a pas hésité à intituler son premier roman *Shoplifting from American Apparel* (*Voler des fringues chez American Apparel*), sans doute est-ce parce qu'il a trouvé que ce titre était une bonne blague. Fait-il par là entendre la voix d'une génération Youtube qui erre de H&M à la bibliothèque municipale, du shopping à Schopenhauer? Peut-être mais son humour s'apparente aussi à Kafka et le ressassement qu'introduit la répétition des dialogues peut même parfois évoquer le *Murphy* de Beckett. Le vide n'a pas été inventé à l'ère Internet.

Ce roman, paru il y a deux ans aux États-Unis, a provoqué l'agacement ou la frénésie parmi ses lecteurs. Depuis, on s'échange les recueils de poésie de Tao Lin, et le magazine hyper branché *Vice* lui a ouvert ses colonnes. Lorsqu'on le rencontre, il semble indifférent au vacarme qui entoure ses livres. D'un débit machinal, il répond à nos questions. S'ennuie-t-il? Certainement, mais ça le fait rire.

Est-ce vrai qu'au départ, vous vouliez intituler ce livre « Second Roman ». C'était une blague?

Non, il me semblait que c'était le meilleur titre: direct, simple. Comme la langue du roman. C'est un titre qui ne donne aucun ton, aucune tension dramatique au roman, et c'est ce que je voulais. Mais je crois que *Richard Yates* crée la même impression.

Oui, c'est vrai. Le roman est en grande partie un long dialogue entre les deux adolescents. Vivent-ils dans une dimension parallèle, le monde de l'enfance?

Je ne crois pas qu'ils se comportent comme des enfants lorsqu'ils parlent. Ils ne veulent pas terminer leurs discussions tant qu'ils n'arrivent pas à une conclusion. Ils ne passent pas à autre chose, ils continuent à discuter sans fin. S'ils sont enfantins, c'est dans leur refus de parler en utilisant les artifices de la société ou des adultes qui les entourent.

Ils ont aussi cette habitude de l'enfance: vivre dans le présent, non?

Ils ne vivent pas dans le présent, sinon ils ne seraient pas aussi obsédés par les conséquences de leurs actes. Ils cherchent sans cesse à s'améliorer, à survivre à long terme.

Ce qui est frappant dès les premières lignes, c'est la solitude qui entoure les personnages. Recherchez-vous à les rendre si seuls ?

Oui, sans doute. Mais s'ils se sentent seuls, ils ne cherchent pas à s'échapper de cet état, ils préfèrent en rire. C'est juste comme ça que je me sens la plupart du temps. Je n'ai pas besoin que l'on m'aide, je ne me sens pas déprimé par cette solitude. C'est ma vie.

Pourquoi sont-ils si obsédés par le suicide ?

Je crois que penser au suicide leur permet d'aller mieux. Savoir qu'ils peuvent mourir dès qu'ils le souhaitent et rire de cette possibilité, rend les choses moins graves.

Dans le roman, vous citez plusieurs fois les existentialistes. En vous lisant, on pense au Mythe de Sisyphe de Camus, l'impossible suicide...

Je n'aime pas Camus. Il est trop empêtré dans son message. En philosophie, je lui préfère largement Schopenhauer. Je le comprends et je le trouve drôle. Il a été très inspiré par le bouddhisme, et je partage ça.

On a parfois l'impression que le roman est pour vous une table de dissection. Vous cherchez ce regard clinique sur les émotions des personnages ?

Je voulais juste que le narrateur raconte ce qui s'est passé. Beaucoup de critiques aux États-Unis se sont plaints de l'absence de sentiments dans le roman. Mais je crois qu'il est évident que les personnages ressentent quelque chose. Je ne voyais pas la nécessité de l'écrire.

Vous faites même le choix d'être totalement absent de la narration. On frôle le récit comportementaliste...

J'ai eu l'impression que cette histoire pouvait être racontée sans points de vue, en reposant seulement sur les dialogues. Dans mes livres précédents, je prends la peine d'intervenir, d'expliquer, mais dans celui-ci, je voulais que le récit soit le plus direct possible, sans filtre narratif.

Est-ce pour cela que vos personnages semblent dépourvus de morale ?

Je ne sais pas ce que le mot « morale » signifie. Toute action est morale puisque selon ses conséquences, elle se révèle bonne ou mauvaise. Tout est affaire de contexte.

On vous compare souvent à Bret Easton Ellis, aimez-vous être considéré comme son successeur ?

Nous sommes très différents. Ses personnages sont très riches et prennent beaucoup de drogues. Je ne crois pas que dans leurs problèmes d'argent, prennent une fois de la drogue dans ce livre. Et je ne recherche jamais la violence en littérature, ça ne m'intéresse pas.

Vous avez quand même quelque chose en commun avec Ellis: l'humour, non ?

Mais tous les auteurs que je lis sont drôles. Même Richard Yates ! Peut-être est-ce simplement la conscience de soi qui donne l'humour... Si l'on écrit sur quelque chose de vraiment déprimant, mais que l'on fait comprendre au lecteur qu'on en est tout à fait conscient, ça commence à être drôle, d'une certaine façon... Comme Kafka sait le faire par exemple. Il naît beaucoup en écrivant, paraît-il.

C'est un humour qui pourrait aussi rappeler Salinger... L'Attrape-cœurs vous a marqué ?

Non, je l'ai lu il y a très longtemps, je pourrais le relire, mais en règle générale, les romans à la première personne ne m'intéressent pas... Je n'aime pas entendre la voix de quelqu'un qui me parle. Je préfère que l'on réfléchisse avant de me parler, plutôt que de s'adresser à moi comme ça.

Pourquoi écrivez-vous autant sur la nourriture ?

Je suis obsédé par la nourriture, donc j'écris sur les gens qui parlent de nourriture toute la journée. C'est la vie de beaucoup de gens, vous savez, manger...

On vous lit comme l'écrivain de la génération Facebook, souhaitez-vous l'être ?

Bon, si ça me fait vendre plus de livres, je ne suis pas contre ! Mais je ne crois pas qu'une époque ait un style littéraire. Le

style que j'utilise vient des années 90, de Lorrie Moore par exemple, et même de plus loin, ce livre est très influencé par Ann Beattie... D'ailleurs, même si je voulais être contemporain, je ne sais pas quelle serait l'écriture de notre époque. Même lorsque je rétranscris des « chats », je les transforme en dialogues ordinaires pour qu'ils deviennent littéraires. Je me fous de notre société ou de Facebook, je m'intéresse aux sentiments que les hommes, depuis les origines jusqu'à aujourd'hui, continuent de ressentir.

Ce livre est très proche d'un film de Lars von Trier, Dogville

Le cinéma est très présent dans ce roman: Haneke, Lars von Trier...

Oui, ce livre est d'ailleurs très proche d'un film de Lars Von Trier, Dogville. Au début du film, la situation semble rationnelle, les individus agissent avec logique et pourtant, ça finit très mal. Comme dans mon livre, une femme se comporte normalement et pourtant, quelque chose se détraque de plus en plus...

Jonathan Franzen, qui a fait la une de Time magazine, est lu en France comme le grand écrivain américain. Qu'en pensez-vous ?

Jonathan Franzen est vieux maintenant. Mais il n'est pas un écrivain social, il reste centré sur les questions personnelles, donc je le préfère à d'autres vieux écrivains américains, comme Don DeLillo.

Dans votre prochain livre, vous écrivez sur la drogue...

Oui, un personnage sera sous l'influence de la drogue, mais ce ne sera pas quelqu'un qui sombre dans l'addiction ou ce genre de choses... J'ai commencé à prendre de la drogue et des médicaments il y a seulement deux ans. Alors j'expérimente quelque chose de nouveau qui transforme mon écriture... Ce sera un texte très fragmenté, ponctué de nombreuses métaphores. Une poésie sous influence, si vous voulez. •

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ. A...

C'est la rentrée!

Cette semaine, les premiers livres de la rentrée de janvier arrivent dans les rayons des librairies. Parmi les 480 ouvrages annoncés, *Le Quotidien* en a retenu huit. Qui, à coup sûr, vont faire l'actualité.

Tao Lin
Richard Yates
(Au Diable Vauvert)

La sensation de cette rentrée de janvier 2012. Annoncée avec fracas. Évoquant l'auteur Tao Lin, américano-taiwanais de New York d'à peine 30 ans, l'éditeur français présente «le Kafka de la génération iPhone», il aurait pu aussi citer Bret Easton Ellis ou encore Douglas Coupland.

Au sujet de *Richard Yates*, le roman dudit Lin, toujours l'éditeur français : «Ce roman qui, tout en ironie et en réalisme, croque la solitude de la génération hyperconnectée. Un bonheur minimaliste» Autant dire qu'il est impossible de ne pas plonger dans ce *Richard Yates* – du nom de l'écrivain américain (1926-1992) – dont les pages sont habitées par une glaçante ironie.

Un gars, Haley Joel Osment, 21 ans. Une fille, Dakota Fanning, 16 ans... L'un habite New York, l'autre le New Jersey. Ils se sont connus sur Internet, se sont épris l'un de l'autre, se sont rencontrés, vivent d'allers-retours New York-New Jersey. Dissertent sur la vie et l'ennui, discutent en chat. Ils baignent dans le spleen, hésitent entre bonheur et déprime...



[L'Internaute](#) > [Livres](#) > [Romans](#) > [Interview Tao Lin](#)

Tao Lin : "Je n'ai pas écrit un livre sur ma génération"

"Je veux donner envie de tourner les pages"

"Cette histoire ne décrit pas quelque chose de spécifique à une génération"

"Kafka et Bekett ne sont pas mes références"

[En savoir plus](#)

Tao Lin "Je veux donner envie de tourner les pages"

« Précédente

Suivante »



Comment présenteriez-vous ce récit ? Une histoire d'amour ? Un instantané de la vie de deux individus ? Une chronique sociale ?

Il s'agit d'une présentation intime et très neutre d'une relation entre deux personnes qui ont de grandes espérances et de grandes exigences de leur vie. Ce sont des personnes qui n'ont encore jamais été déçues dans une relation amoureuse et ils ont donc idéalisé ce que devait être l'amour et ce que l'on pouvait attendre l'un de l'autre.

Je voulais à la fois que cela soit un livre qui vous donne envie de tourner les pages, captivant et rapide comme un thriller. Mais pas uniquement. Il y a d'autres éléments qui dépassent le thriller, qui ne lui sont pas associés, parce j'insère des formes de dialogue différentes, avec les mails et les

chats Google.

Pourquoi avoir donné le nom de deux acteurs américains à vos personnages principaux (Haley Joel Osment et Dakota Fanning) ? Pour que l'on parte avec un visuel, un physique précis ?

Au début, je n'avais pas de prénoms, mais j'en avais besoin pour des raisons pratiques. J'ai choisi ceux-là par hasard, parce que ça me faisait marrer. Lorsqu'il a fallu fixer des prénoms, je me suis dit que le mieux était de les garder, comme pour montrer que le nom n'est pas vraiment associé à quelqu'un, en fait le nom n'importe pas.

J'aurais peut-être pu prendre Monsieur X ou Mademoiselle Y mais c'était pas très fun. A vrai dire cela aurait pu être des croix, des chiffres, il ne faut pas accorder beaucoup d'importance aux noms.



PUBLICITÉ

Découvrez notre gamme d'investissements. 

ACCUEIL | AFRIQUE | AMÉRIQUES | ASIE & PACIFIQUE | EUROPE | FRANCE | MOYEN ORIENT
 ÉCONOMIE | SPORTS | CULTURE | MUSIQUE | SCIENCE | LANGUE FRANÇAISE | AFRIQUE FOOT

Dernières infos

Les talibans déclarent être «prêts» à avoir un bureau de représentation hors d'Afghanistan (communiqué)



Recommander

7

Tweet

21



FRANCE/LITTÉRATURE - Article publié le : dimanche 01 janvier 2012 - Dernière modification le : dimanche 01 janvier 2012

Rentrée littéraire d'hiver : 480 romans et de bonnes surprises

Par RFI

En France, la rentrée littéraire d'hiver est le deuxième rendez-vous annuel pour les éditeurs. Le mois de janvier est propice aux poids lourds du monde des lettres : Sollers, Pennac, Onfray, Jauffret... et devient ainsi un rendez-vous aussi important que celui de la rentrée d'automne ou du Salon du livre. 480 nouveaux titres sont attendus, dont 311 romans français.



Sur les 480 nouveautés, on compte 311 romans français (dont 55 premiers romans) et 169 titres traduits.

DR

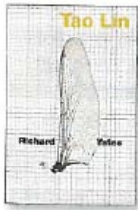
La rentrée littéraire française est portée sur la politique-fiction. La présidentielle de mai fait éclore une moisson de romans comme *Panique à l'Élysée* (Grasset) de Dominique Paillé, *Les Sauvages* de Sabri Louatah (Flammarion), un premier roman, *Le mirage présidentiel* de Guillaume Germain (Bentzinger), *Cinquième chronique du règne de Nicolas 1er* (Grasset) de Patrick Rambaud. Sept ans après son dernier livre, le prix Goncourt François Weyergans publie *Mémoire pleine* (Julliard), Daniel Pennac *Journal d'un corps* (Gallimard) tiré à 120 000 exemplaires, puis il y a Régine Desforges, Philippe Sollers...

Côté étranger, David Lodge qui publie *Un homme de tempérament* (Rivages) un tableau désopilant des aventures sexuelles de l'écrivain H.G Wells, défenseur de l'amour libre. L'art, le désir, le couple et la mort irriguent également le roman de l'Américain Michael Cunningham, *Crépuscule* (Belfond). Et l'événement, c'est la première publication en France de Tao Lin, jeune auteur américano-tawainais de 28 ans, *Richard Yates* (Au diable Vauvert).

La rentrée de janvier 2012 est très prudente. Les éditeurs ont concentré leur production car ils redoutent le trou d'air pré-électoral qui entraîne généralement en littérature un ralentissement, voire un gel des ventes.

5 JANVIER > ROMAN Etats-Unis

Génération XX



Ils sont américains, portent des noms d'acteurs, communiquent grâce au chat Gmail ou en s'envoyant des textos. « *Dakota Fanning* » a 16 ans; « *Haley Joel Osment* », 22. Elle habite une ville du New Jersey, a des

parents divorcés, une mère qui raffole de *Shrek*, un frère, un petit boulot chez McDo. Lui travaille à New York, dans une bibliothèque privée sur la 76^e Rue, partage un appartement pour trois personnes où il y a un matelas gonflable. Ajoutons qu'il écrit des poèmes, s'intéresse à Hemingway, a peur des « *interactions sociales* », mange bio, est allergique aux poils de chat.

Quand ils se retrouvent autrement que virtuellement, Dakota Fanning et Haley Joel Osment se parlent, se promènent, font l'amour, vont au restaurant, regardent le monde qui les



DR/AL DOBBLE VAUVERT

entoure d'un drôle d'air. Chez Barnes & Noble, Dakota Fanning vole un roman de Richard Yates – écrivain américain culte qui donne son titre à un livre étrange où il est cité six fois – et une BD de Daniel Clowes. A American Apparel, ils volent ensuite pour environ 250 dollars de robes.

Pour la jeune fille, « *les fourmis sont la seule chose de bien dans le monde* ». Son camarade, lui, trouve que « *si on est obèse ça veut dire qu'on a renoncé à la vie* »... Ici, pas d'effets de manches ni de style, beaucoup de dialogues. Difficile de ne pas penser à *Génération X*, de Douglas Coupland, ou à *Moins que zéro*, de Bret Easton Ellis, en lisant le premier roman traduit en français d'un jeune prosateur américain né en 1983 en Virginie.

Hypnotique et volontairement atone, le *Richard Yates* de **Tao Lin** a des chances de devenir la bible de la génération XX. Pour reprendre le nom d'un groupe à la musique minimaliste mais totalement incarnée que devraient écouter Dakota Fanning et Haley Joel Osment.

AL. F.

Tao Lin

Richard Yates

AU DIABLE VAUVERT

TRADUIT DE L'ANGLAIS (ETATS-UNIS) PAR JEAN-BAPTISTE FLAMIN

TIRAGE : 4 000 EK.

PRIX : 20 EUROS ; 320 P.

ISBN : 978-2-84626-398-6

SORTE : 5 JANVIER



9 782846 263986

887
LIVRES
 25 NOVEMBRE 2011 9 €
SHEDDO





Paru le 16/11/10

Tao Lin, grand romancier américain... sous champi ?

Posté par Céline le 16.11.10 à 12:44 | tags : news, vo | 3

Posté par [Céline](#) le 16.11.10 à 12:44 | tags : [news](#), [vo](#) | 3

C'est toujours la même chose. On ne sait plus que penser de ces auteurs de moins de trente ans régulièrement comparés, entre autres et en vrac, à des [Douglas Coupland](#), [Bret Easton Ellis](#), ou autres [Jack Kerouac](#). Il y a ce Tao Lin, par exemple, jeune New Yorkais d'origine taïwanaise né en 1983, dont le roman *Richard Yates* vient de paraître aux Etats-Unis (et y fait [du bruit](#)).

Daniel Garcia, tenancier d'un [excellent blog](#) sur *Livres Hebdo*, s'est intéressé au phénomène Tao Lin - décrit dans un article du *Courrier International* comme « *the next big thing in the hipster lit* », rien que ça. Il a rapidement trouvé quelques indices de la popularité de cet écrivain ultra-connecté (ses personnages sont accrochés en permanence à leur portable) que *The Stranger*, magazine branché de Seattle, n'a pas hésité à faire figurer à la place de [Jonathan Franzen](#) comme "Grand romancier américain" ("*American best novelist*") sur une imitation de la [fameuse couverture du Times](#) parue cet été.

De quoi donner envie d'aller voir d'un peu plus près le travail du jeune écrivain, qui avant de se constituer, en quelques romans, un cercle de fans de plus en plus nombreux, avait commencé par publier en ligne et dans des revues. Avant *Richard Yates* déjà, son *Shoplifting from American Apparel* ("Piquer des fringues chez American Apparel"), avait achevé de conquérir son lectorat.

Car Tao Lin a beau affirmer n'avoir d'autre ambition de carrière que de « *se foutre en l'air avant 40 ans* », il n'en est pas moins doué pour assurer son autopromotion via Internet : vente de parts de ses droits d'auteurs pour financer l'écriture de *Richard Yates*, organisation de concours farfelus sur [son blog](#). Un exemple de concours ? Deviner, à partir d'une vidéo, [sous quelle drogue](#) il réalise une lecture dans une librairie new-yorkaise.



novembre 2010

Par la bande

15 Novembre 2010

Connaissez-vous Tao Lin ?

Il n'est pas (encore) traduit en France, son nom est (encore) inconnu du grand public même dans son pays (les Etats-Unis), mais pour certains, et ils sont de plus en plus nombreux, Tao Lin est « le » grand écrivain de l'ère Internet, qui ne va plus tarder à « cartonner ». Tao Lin serait rien moins que « *the next big thing in the hipster lit* » (la prochaine grosse révélation de la littérature branchée), assure *Salon*, un webzine influent de San Francisco qui a publié sur lui un grand article au mois d'août dernier, que rapporte *Courrier International* dans sa livraison de cette semaine.

Appâté par ce papier, j'ai mené ma propre enquête sur le Net, et j'ai pu constater, en effet, que Tao Lin s'était attiré l'admiration d'une communauté de fans qui ne demande plus qu'à exploser en nombre. Au mois de septembre, *The Stranger*, le principal magazine de Seattle (la Mecque des branchés d'Amérique du Nord) n'a pas hésité à plagier la fameuse couverture du *Time* de cet été qui intronisait Jonathan Franzen comme le plus grand écrivain américain du moment : même typo, même titre-slogan (« *American best novelist* »), même traitement de la photo... sauf que la tête de Tao Lin remplaçait celle de Jonathan Franzen. Quant au magazine *New York*, c'est simple : son critique littéraire patenté a qualifié Tao Lin de « *nouveau prodige de la littérature* ». Précisons que d'autres le détestent dans les mêmes proportions, ce qui prouve qu'il ne laisse pas indifférent.

Né en 1983 de parents d'origine taïwanaise, Tao Lin vit à New York, et n'a pas d'autre ambition de carrière que de « *se foutre en l'air avant 40 ans* ». On conviendra que ça manque cruellement d'originalité, mais n'oublions pas non plus que ce programme nihiliste a été à l'origine de beaucoup de révolutions esthétiques. Il a commencé par écrire dans des revues littéraires et des publications en ligne, et son premier livre édité fut un recueil de poèmes. En 2009, son cinquième livre, *Shoplifting from American Apparel* (littéralement : « Piquer des fringues chez American Apparel », une marque très mode), fut très proche de percer dans les listes de meilleures ventes. Peut-être décrochera-t-il la timbale avec le sixième, *Richard Yates*, qui vient de paraître (chez Melville House). Quoi qu'il en soit, Tao Lin s'attire aujourd'hui la curiosité de tout ce qui compte dans le milieu de la critique littéraire américaine. Et ses fans publient, sur le site d'Amazon, de longs billets dithyrambiques pour recommander sa lecture.

Que raconte Tao Lin, dans ses romans ? En gros, rien. Et le style est à l'image du contenu : dépourvu de tout effet littéraire. Mais ce rien renvoie à la génération des 20-30 ans urbains l'exact reflet de ce qu'ils sont au quotidien : hyper connectés, terriblement lucides, mais en même temps constamment déprimés et totalement impuissants face à la vacuité de leur destin. Dans le même numéro déjà cité, *Courrier International* publiait en prime le début de *Shoplifting from...* et il y a quelque chose d'hypnotique à lire Tao Lin : ce perpétuel va-et-vient entre le virtuel (tous ses personnages jonglent en permanence entre leur mail, Facebook, leur portable, etc.) et le réel (des dialogues fatigués, où le « Je sais pas » s'impose comme un leitmotiv lancinant). En même temps, ses personnages sont obsédés de littérature : « *Quand je parle à quelqu'un, explique l'un d'eux, je me dis : 'Est-ce que je peux utiliser ce dialogue dans un livre ?' Si la réponse est non, j'essaie de parler à quelqu'un d'autre.* » C'est d'ailleurs ce qui me paraît le plus enthousiasmant chez Tao Lin : cette façon de mettre en scène une faune à son image, de bohèmes branchés et hyper connectés, voire un rien déjantés, mais qui ne jurent que par la littérature. C'est la preuve de la vitalité du roman, et que de nouveaux courants émergent, comme émergea le Romantisme au XIX^e siècle, avec la postérité qu'on lui connaît.

Last but not least, Tao Lin est bien l'enfant de son époque. Il a développé sur Internet une stratégie de l'autopromotion qui ne manque pas d'originalité. Ainsi, pour financer l'écriture de *Richard Yates*, il avait mis en vente sur Internet des parts de ses droits d'auteurs à venir, au tarif de 2 000 dollars la part. Il a quand même récolté 12 000 dollars ainsi ! Et il gagne environ 700 dollars par mois en proposant sur [son blog](#) des concours farfelus, mais destinés à le promouvoir. Dernier concours en date : réussir à prononcer « Richard Yates » en public, et provoquer la curiosité d'au moins trois personnes, au point qu'elles changent significativement d'attitude... quelques jours plus tôt, il fallait deviner, à partir de l'enregistrement vidéo d'une lecture publique dans une librairie new-yorkaise, quelle drogue l'auteur avait prise avant de venir. Réponse : des champignons hallucinogènes.

Littérature

Tao Lin ou la solitude du connecté

Beaucoup trouvent son style cru, plat et paresseux. Mais, pour ses nombreux fans, ce jeune romancier et poète américain capte à merveille le quotidien de sa génération.

Salon (extraits) San Francisco

Tao Lin est le nouveau phénomène de la littérature urbaine lausabée. C'est du moins ce qu'affirment ceux qui lisent ses livres dans le métro. "Ce n'est pas certain", annonçait l'un d'entre eux l'an dernier à un inconnu qui regardait ce qu'il lisait. "Mais les gens ne le savent pas encore."

Le livre qu'il exhibait était *Shoplifting from American Apparel* [Piquer des fringues chez American Apparel], le court roman de Tao Lin, un écrivain de 27 ans, vivant à Brooklyn (New York). Cet échange, bien sûr, a eu lieu sur la ligne L, qui dessert le cœur du Brooklyn branché, et, bien sûr, le type portait des Converse, un jean slim et une chemise en flanelle avec les manches retroussées. Il devait avoir dans les 27 ans.

Avec *Shoplifting from American Apparel*, sa cinquième œuvre publiée, Tao Lin n'a jamais été aussi près d'accéder à la reconnaissance du grand public. Pendant des années, Lin a écrit pour des petites revues littéraires et des publications en ligne comme *The Narrow Brooklyn*, *NOON* et *3-AM*. Ses premiers recueils de poèmes et de nouvelles, publiés par l'éditeur indépendant Melville House, sont passés inaperçus. Bien que des blogueurs ici et là les aient enchaînés. En 2008, le blog de potins Gawker lui a taillé une petite réputation en évoquant sa façon irritante de faire en permanence son autopromotion (voir encadré p. 104). En janvier 2009, enfin, Sam Anderson, le critique littéraire du magazine *New York*, le qualifiait de "nouveau prodige de la littérature". Quelque temps avant la parution de son nouveau roman, *Richard Yates*, en septembre dernier, Lin a de nouveau fait parler de lui sur Gawker et suscité moult commen-

Tao Lin vu par Antonia Maiz.



taires agacés, avec le récit de son interpellation dans une librairie de Manhattan où il était interdit d'entrée après avoir commis un vol quelques mois plus tôt.

Moyennant quoi, et malgré ses défauts, la prose de Lin capte parfaitement le désespoir et l'ennui des vingtenaires d'aujourd'hui, obsédés par Internet [lire le début de son roman *Shoplifting from American Apparel* page suivante]. Beaucoup trouvent son style cru, plat et paresseux. Mais pas ses fans. "J'aime le côté onirique", confie Jim Whitten, un professeur du Connecticut. "Il n'y a pas vraiment de transitions. J'aime son minimalisme." "C'est comme lorsqu'on a une conversation avec quelqu'un qui ne parle pas beaucoup", renchérit Sayid Edwards, récemment diplômé de l'université Wesleyan. "On est intrigué, et un peu agacé en même temps." De beaux éloges, en vérité. En novembre 2009, Lin a fait une lecture à Book Thug Nation, une petite librairie d'occasion de Williamsburg, un quartier de Brooklyn. "Il y a une question que je me pose depuis que j'habite New York : pourquoi on est tous aussi dépressifs ?" a commenté à la fin Hassan Abudu, un Ghanéen qui vit à New York et travaille comme consultant en médias électroniques. C'est peut-être la chose la plus pertinente que l'on puisse dire sur la prose de Tao Lin. Si Lin n'est pas vraiment quelqu'un de triste, il cache bien son jeu. Il m'a dit un jour : "Je vais sans doute me foutre en

Le terme employé par Abudu, "dépression", est un brin trop clinique dans ce contexte. Ce qu'éprouve Lin, et que ses lecteurs partagent, c'est un sentiment de solitude. Le malaise n'est pas spécifique à New York, bien sûr, mais il est typique d'une certaine espèce de vingtenaires détachés de tout que l'on trouve partout dans le pays.

Leur solitude pourrait être imputée à Internet. Lin et les autres écrivains de sa génération y passent des heures et des heures, et même si cela leur donne le sentiment d'être en contact avec les autres, cela les isole aussi. Lin peut "rencontrer" en ligne tous les fans et les confrères qu'il veut, mais au bout du compte il est là, tout seul devant son ordinateur. Les moments de plaisir ou d'échange procurés par Internet sont entrecoupés de longues périodes d'ennui.

Même un lecteur énervé, Visa Dimo Kogan, en convient sur le site de la librairie en ligne Amazon, à propos de *Shoplifting from American Apparel* : "Il fait un portrait très juste de la génération apathique, technologique et déprimante à laquelle j'appartiens, hélas." Mais il poursuit : "Si c'est ça la littérature de notre génération, alors je préfère mourir dans un accident de voiture." Une seule réaction à son message, mais ô combien significative, celle d'un autre lecteur, Jesse Vaughan : "T'as qu'à attacher ta ceinture, mon pote."

Cette réplique drôle et laconique est représentative des adeptes de Tao Lin. Ses lecteurs viennent à sa rescousse sur toutes sortes de forums et de blogs parce qu'ils ont l'impression que, pour le meilleur ou pour le pire, ses livres rendent compte de l'air du temps et de cette solitude urbaine qui le caractérise.

Toujours en novembre dernier, Lin s'est produit au Center for Performance Research, à Brooklyn. A la fin, il est resté un moment dans le hall, appuyé contre un mur, une bouteille de bière Brooklyn Lager à la main, buvant des yeux ce qui se passait autour de lui. Il s'absentait l'espace d'un instant bref et inconfortable du domaine dans lequel il est le plus à l'aise : assis à son ordinateur. On peut imaginer la suite. Il s'est éclipsé discrètement et s'est dépêché de rentrer chez lui pour retrouver sur Internet ses lecteurs, avides de sa présence et de sa voix.

Daniel B. Roberts

Extrait

"Piquer des fringues chez American Apparel"

Voici le début de *Shoplifting from American Apparel*, l'avant-dernier roman de Tao Lin, inédit en français.



Sam se réveilla vers 15 h 30 et ne vit pas de mail de Sheila. Il se prépara un smoothie. Il s'allongea sur le lit et scruta son écran d'ordinateur. Il prit une douche, s'habilla et ouvrit le fichier Word contenant ses poèmes. Il consulta ses mails. Une heure plus tard à peu près, il faisait nuit. Sam mangea des céréales avec du lait de soja. Il mit des trucs en vente sur eBay, puis essaya de deviner le mot de passe du compte mail de Sheila sans penser qu'il y parviendrait – et sans y parvenir. Il fit cinquante sauts sur place. "Fautais, je me sentais claqué allongé là sur le lit", dit-il à Luis quelques heures plus tard sur la messagerie instantanée Gmail. "J'avais envie de m'endormir tout de suite mais impossible. Il faut que je m'endorme. Là, maintenant. Que je m'endors."

"J'ai joué aux jeux vidéo", dit Luis. À Perfect Dark. J'ai déjeuné des gens pendant deux heures, puis ça m'a géré. Je vois ce que tu veux dire par 'impossible'."

"C'est euf", dit Sam.

"Tu sais, ces gens qui se lèvent tous les matins et font des trucs", dit Luis.

"Je vois manger des céréales même si j'ai pas faim", dit Sam.

"Qui se dévient", dit Luis. Genre, ils boissent et ne démissionnent jamais : c'est des gros nazes."

"Nous aussi on fait des trucs", dit Sam. Regarde nos livres."

"Je sais, mais ça rapporte que dalle", dit Luis. On est peut-être, c'est quoi le nut, des 'bohèmes'. Ou un truc du genre. Not bios : 'ils vécurent dans la misère en écrivant leurs chefs-d'œuvre'."

"On est la génération haisée", dit Sam. Que quelqu'un diffuse le communiqué de presse pour l'annoncer. Vise cette typo."

Le mot "annoncer" était presque deux fois plus long que la normale.

"Trop marrant", dit Luis. Sympa, la typo."

"Comment on va faire pour s'en sortir", dit Sam.

"Ils avaient des chaussures mules à chier, ils ne pouvaient pas se payer le coiffeur, ils chapardaient pour survivre, vivaient aux crochets de strip-teaseuses pour pouvoir se consacrer à leur art, mais étaient persuadés que, s'ils pouvaient écrire tout ça, quelque chose se produirait", dit Luis.

"C'est qui, ils", dit Sam.

"Ils, c'est nous", dit Luis.

"Je suis seul", dit Sam. Qu'est-ce qui se passerait si je me mettais à écrire de la ruse."

"Tu te fustrois en fait dans une crise de panique."

"Tu crois", dit Sam.

"T'essaierais de chasser un des piles sous coke, et la tête va partir en vrille, tu vas regarder, tu vas te faire choper et tu finiras en prison."

"Ouais", dit Sam. Plus besoin de m'inquiéter pour

l'argent, je vais chasser des piles." "C'est vrai ça que les pués achètent des piles sur eBay", dit Luis.

"Ouais. J'ai détruit la concurrence. Walmart est flaux." "Je vais regarder un dessin animé porno", dit Luis. Et puis non. Je vais mater des Italiennes. T'as déjà baisé une meuf indienne."

"Non", dit Sam. Indienne d'Amérique ou d'Inde."

"T'es incroyable", dit Luis. Sa photo est sur le Net."

"Je suis paumé", dit Sam. De quoi tu parles."

"Tu l'as rencontrée comment", dit Luis.

"Je l'ai pas rencontrée", dit Sam. T'es paumé."

"De quoi tu parles", dit Luis.

"J'ai jamais coïté avec une Indienne", dit Sam.

"OK", dit Luis. De quoi tu parles."

"Luis", dit Sam. Qu'est-ce qui se passe. On est samedi."

"Je crois qu'on est en train de péter les plombs", dit Luis. A force de voir personne. On se reploie sur nous mêmes et on se vautre dans notre maladie mentale. Ça a pas de sens."

"Je mange quoi", dit Sam. J'ai le choix entre des trucs : raviolis ou bagel ou beurre de cacahuètes. "Cerveles", dit Luis.

"J'avais envie du bagel. Je mange le bagel. Je ne sais pas pourquoi je te pose la question."

"Sheila t'a pas invité à venir manger ses restes...". Luis.

"Non", dit Sam. On a pas parlé ni rien."

"T'es sérieux. Ça va."

"Je suis pas, dit Sam. Je me suis réveillé à 3 heures devant de l'après-midi."



1034 *"Je vais pas me coucher avant 5 heures du mat, dit Luis. On est dans la merde."*

"Je me suis réveillé à 10 h 30, je me suis dit : 'C'est la merde' et je me suis recouché, dit Sam. Je me suis obligé à me rendormir."

"Sheila va pas te parler, dit Luis. Ou bien ton portable est mort."

"Non, dit Sam. C'est juste qu'on s'est pas parlé depuis hier. On s'est engueulés, genre. Ou c'est parce que je lui ai pas envoyé de mail, un truc comme ça."

"Quand on s'engueule Marissa et moi, on va se coucher chacun de son côté dans des pièces différentes, et on attend que celui qui a été méchant vienne s'excuser, puis on s'attaque existentiellement l'un l'autre à voix très basse", dit Luis.

"Ça a l'air super, dit Sam. Il est que 11 heures du soir. Qu'est-ce qu'on va faire pendant six heures."

"Ça t'arrive de lever les yeux de l'écran et de regarder autour de toi, et de savoir que t'es seul, vraiment seul, et d'avoir les jetons", dit Luis.

"Oui, dit Sam. Ça m'arrive."

"Alors, qu'est-ce qu'on fait. On se suicide tout de suite, on se met à chialer ou on se fout un coup dans les couilles" dit Luis.

Roi de l'autopub

Tao Lin est passé maître dans l'art d'exploiter les ressources du web pour se faire connaître et soutirer quelques sous à ses fans. Son premier coup remonte à 2008. Pour financer l'écriture de son nouveau roman, *Richard Yates*, il met en vente sur Internet des parts de ses droits d'auteur à venir au prix de 2 000 dollars (environ 1 400 euros) la part. En l'espace de six jours, il parvient à engranger 12 000 dollars, rapporte le quotidien britannique *The Guardian*. Démarre ainsi un flot ininterrompu "d'opérations d'autopub énervantes", écrit le webzine *Slate*. En 2009, Tao Lin organise sur son blog un "concours expérimental". Il invite les internautes à miser le montant de leur choix pour gagner un "prix". Figurent parmi ceux-ci "un dessin de yéti tenant un hamburger, un tee-shirt Tao Lin, le brouillon non publié d'une nouvelle, des éprouvettes truffées de coquilles de son court roman *Shoplifting From American Apparel* et un carnet *Moleskine* recouvert de notes", énumère le webzine *Salon*. L'astuce : les prix vont aux plus offrants, et les autres ne revoient plus la couleur de leur argent. "Je gagne autour de 700 dollars par mois en vendant des conneries sur mon blog", avoue Tao Lin. Son concours le plus récent remonte à quelques jours. Il consistait à deviner, à partir de l'enregistrement vidéo d'une lecture organisée dans une librairie de New York, quelle drogue l'auteur avait prise. La réponse était : des champignons hallucinogènes, et le gagnant recevait un exemplaire de son roman *Richard Yates*.

"Qu'est-ce qui déconne chez nous, dit Sam. J'envoie un mail à Sheila. Ou j'attends qu'elle m'en envoie un. J'ai pas de voiture, pas de téléphone, pas de vélo. Je vais ajouter des amis sur MySpace."

"On est vraiment barges, dit Luis. On s'est rencontrés sur Internet il y a un an. Et un an plus tard voilà qu'on est barges de chez barge."

"Un an, dit Sam. C'est ouf."

"J'ai l'impression que ma poitrine va exploser", dit Luis.

"Je suis en train d'ajouter des amis au hasard sur MySpace", dit Sam.

"Je me sens zarbi, dit Luis. Comme si je me faisais agresser sexuellement par mon oncle, genre. T'es par terre. Enveloppé dans la couverture."

"Je l'ai sur la tête", dit Sam.

"On est vraiment dans la merde", dit Luis, et il quitta Internet.

Sam scruta son écran d'ordinateur. Il s'allongea sur son lit. On était en novembre. Sam se trouvait dans un coin rural de Pennsylvanie. Il avait déménagé de New York quelques mois auparavant pour se rapprocher de Sheila. Il roula hors du lit et regarda son écran d'ordinateur. Luis était de retour. "Je me suis allongé et j'ai essayé de pleurer, dit Sam. J'ai fait un bruit."

"Mon ordi était allé couler un bronze", dit Luis.

"J'arrive pas à penser, dit Sam. Je vais faire des pompes. Si on casse Sheila et moi, je serai super mal."

"Vous vous kiffez toujours, pas vrai."

"Ouais, dit Sam. Je sais pas."

"Je sais pas quoi faire, dit Luis. Ça te fait pas ça, à toi, de te réveiller presque tous les jours en pensant à la littérature et de t'endormir en pensant à la littérature."

"Oui, dit Sam. Je pense qu'à ça. Quand je passe un moment merdique avec la daronne de Sheila, je me dis que je vais mettre ça dans mon roman plus tard. J'y pense en même temps que ça arrive."

"Quand je parle à quelqu'un, je me dis : 'Est-ce que je peux utiliser ce dialogue dans un livre', dit Luis. Si la réponse est non, j'essaie de parler à quelqu'un d'autre."

Tao Lin, *Hipster Runoff*



Tao Lin et Jonathan Franzen, just on Time ?

Et when Time i money...

Rédigé par [Clement Solym](#), le jeudi 23 septembre 2010 à 18h11

Voilà quelques semaines, Jonathan Franzen était hissé au rang de Grand écrivain américain, par le Time, qui n'avait accordé cet honneur qu'à de rares noms prestigieux de la littérature.

Avec une Une réalisée uniquement [sur la photo-portrait de Franzen](#), le Time avait fait parler de lui, comme jamais. Et de l'auteur par conséquent. Lequel s'est depuis rabiboché avec Oprah Winfrey, qu'il avait pourtant envoyée paître, avec ses goûts littéraires un peu bisounours.



Entre temps, le journal de Seattle, [The Stranger](#), s'est approprié l'idée de couverture dédiée à un auteur, pour substituer à celle du Time, la photo de Tao Lin. Couverture identique, photo prise selon le même angle de vue... La description même de l'auteur ne change pas, exception faite du titre de son roman, Richard Yates.

Tao Lin est un écrivain, poète et romancier, ainsi que scénariste de courts-métrages et artiste plus généralement encore d'origine américaine.

Et The Stranger lui consacre un très bel et très long article...

the Stranger

September 21, 2010

Great American Novelist

He's not the richest or most famous. His characters don't solve mysteries, have magical powers, or live in the future. But in his new novel, *Richard Yates*, Tao Lin shows us the way we live now.

by [Tao Lin](#)



Noah Kalina

PORTRAIT OF THE ARTIST Lin has drawn perhaps 5,000 hamsters with Photoshop, Microsoft Paint, and pen/marker since graduating from New York University in May 2005 with a degree in journalism.

"because the anger is within" (a description that elicits from Lin the word "Jesus," a pause, and then, again, while looking away nervously, "Jesus," when I read it verbatim from my notes). And, in a surprising, early-career culmination—or statement of long-term intent, perhaps—of hamster referencing, the first sentence of *Richard Yates*, whose index lists seven instances of "hamster" in its 202 pages, is: "I've only had the opportunity to hold a hamster once," said Dakota Fanning."

Additionally, Lin has drawn perhaps 5,000 hamsters with Photoshop, Microsoft Paint, and pen/marker since graduating from New York University in May 2005 with a degree in journalism.

When asked, "Why hamsters?" at a reading last September, Lin reportedly mumbled something like "I don't care about hamsters" before qualifying incoherently and then saying, "I don't own any hamsters" both defensively and wistfully. But a few months later, during a presentation titled "Tao Lin's Drawing Style" at Kansas City Art Institute, Lin reportedly orated at length and fluidly about how he likes hamsters "a lot" because "they're the most minimal animal, their heads are also their bodies," adding that he also likes megamouth sharks and toy poodles and, somewhat jarringly, that "ocean sunfish are like hamsters but fish and a lot bigger."

Lin's position on hamsters seems conflicted, inconsistent, ever-changing—possibly a source of long-term despair. So I wasn't surprised when, upon arriving at Petco, Lin seemed vaguely worried (murmuring words like "why," "um," and, once, the rhetorical question "Why is this my life?" enunciated in the slightly segmented manner of a person attempting to plant a quote) and later became visibly uncomfortable, at one point seeming catatonic, completely ignoring me as I related, twice, the humorous observation that we'd actually been looking at gerbils for the past 30 minutes. Gerbils. A creature referenced once in Lin's six print books and hundreds of online stories, poems, essays, blog posts, and tweets. Lin seemed to be backpedaling from "the Petco idea," perhaps fearing—or confused by—the implications of being irreversibly branded with hamsters.

Eventually, we leave Petco and walk south in the gentle early-September breeze, passing the Whole Foods where, in *Richard Yates*, Dakota Fanning is apprehended for shoplifting, toward NYU's Bobst Library, ostensibly so Lin can show me where he "works on things" 4 to 12 hours a day 96 to 99 percent of days. Crossing 12th Street, I look over at him and he's grinning nervously for "no concrete reason," as he might say.

It's hard to say exactly what makes Lin so uncomfortable. It could be me, or it could be the prospect of being on the cover of *The Stranger* (a legitimately unsettling prospect that puts him in the company of three-eyed kittens, promotional photos of breakfast sandwiches, a woman in a bikini holding a river bass, and, twice each, scaffolding and Dumpsters). It could be the much fretted-over standing of hamsters in America's cultural-entertainment complex, or it could be the temporarily unsettling nature of *The Human Centipede*, a movie that made Lin feel scared for around two days, including today. I e-mail Lin later, asking what it could be, and he says it's probably that I'm only focusing on certain aspects of him because otherwise this profile would be "500,000 to 10,000,000,000 words."

At Bobst Library, in a room of 24 Macintosh computers, I observe Lin's style of navigating the internet to be vastly inefficient, centered around the nearly indiscriminate and seemingly purposeless refreshing of websites. When I tell him he is rapidly clicking things in an arbitrary manner, he says, "I'm in control; I'm definitely in control, I think," in a way that seems both machinelike and uncertain.

I ride an elevator to the eighth floor, where Lin discovered Jean Rhys by Googling variations of "depressing lonely novel" and read her first four novels, and then other books, in cubicle-like wooden seats, sometimes on Friday and Saturday nights, lonely and friendless but mutedly excited about autobiographical narratives featuring characters with low serotonin. "I stayed until 3:00 a.m. many nights," Lin says by e-mail. "I would leave around midnight to go home but then think that I could buy coffee and work more instead." It was during these nights, as a junior and senior, 2003 to 2005, that Lin wrote eight of the nine stories in *Bed*, which was published in 2007 to zero coverage from most mainstream venues, despite featuring two 9/11 stories, an ethnic story, and a character named Mattie who sometimes believes that she lives five minutes ahead of herself, in the future.

Besides reading and writing at Bobst Library, Lin was also employed there beginning in his first semester at NYU, 20 to 35 hours a week in the reserve department, where many days he searched LexisNexis for authors he liked and read nearly every archived article about Lorrie Moore, Frederick Barthelme, Ann Beattie, Joy Williams, Lydia Davis, and Bobbie Ann Mason. But employment was officially only for students, and six months after graduation, Lin had no job. He searched Craigslist and found a "personal assistant" listing,

responded, and was hired by an actor who'd founded a luxury charter-jet company called Paramount Business Jets.

The executive assistant job was not the kind of great American job that Lin's literary predecessors had—not the kind Rhys and Beattie and Barthelme had. For 8 to 10 hours a day, Lin and the actor sat in the actor's bedroom, where they listened to the soundtrack to *Troy* on repeat while the actor, who had a bit part in Spike Lee's *Inside Man*, stared at the company's website, making small changes, and Lin typed hundreds of elegantly generic descriptions of jets ("Featuring a spacious baggage area with more than enough space for each passenger to carry on golf clubs, skis, and several large bags, the Israel Aircraft Westwind I is also notable for its surprisingly long range—able to fly nonstop to and from almost anywhere in the continental U.S., including New York to Miami and Seattle to Austin") and occasionally updated the actor's IMDb page, between long hours of color balancing and resizing jet-relevant photos in Photoshop.

After that, Lin worked at the New York Society Library; then as a shoplifter, selling stolen batteries and Moleskine journals on eBay; and finally at Angelica Kitchen, an organic vegan restaurant, where his position, known colloquially as "phone person," required him not to back down from complexity. Not simply a phone-answering job or a sandwich-making job or a vegetable-juicing job, it also required the chopping of uncut rolls of sushi into eight equal-sized pieces and pears into neat, aesthetically pleasing slices. But Lin doesn't chop pears up that way. His learned and ancestral pear-chopping technique began with his birth in a Virginia hospital, which was the product of a mysteriously convoluted notion of what constitutes a pear that at some point took hold of his parents, causing them to move the Lin family to Orlando, Florida, and one night at Angelica Kitchen, Lin accidentally chopped off a small piece of his forefinger, walked calmly to the back area, put on a "finger condom," and returned to the food station, where he put on gloves, tried again with another pear, and so on.

It was his last "real job." In August 2008, Lin netted \$12,000 in a few days by selling 60 percent of the future royalties of *Richard Yates*—a move that garnered coverage from a *New York Times* blog, BBC Radio 2, and a *Telegraph* article syndicated by at least one Indian newspaper, according to a Google alert Lin received—and stopped working.

The next few months, Lin edited *Richard Yates* 8 to 12 hours a day. He e-mailed a tentative final draft to his publisher in November 2008. Then he completed the novella *Shoplifting from American Apparel*, which was sold at Urban Outfitters; started a press, Muumuu House, which has since published debut poetry collections by Ellen Kennedy and Brandon Scott Gorrell and 57 works online by writers ranging from James Purdy (deceased) to Megan Boyle (from Baltimore) to Audun Mortensen (Norwegian); and edited *Richard Yates* four to six more times, each time for 15 to 25 consecutive days of 6 to 12 hours a day, completing the final draft—after four years and roughly 2,500 hours of work—on July 6, 2010.

Early readers of *Richard Yates*, including this one, have found that the book has a narcotic quality, the kind one usually associates with oxycodone or sleeping hamsters. This isn't by accident. Lin is very conscious that, as carbohydrate intake increases, people are sleepier than ever. In the novel, Haley Joel Osment (22/m) and Dakota Fanning (16/f) repeatedly visit each other, after meeting on the internet, by two-hour train ride, in secret from Dakota Fanning's mother, who eventually discovers Haley Joel Osment and aggressively confronts him by phone, believing him to be a rapist, before inviting him to live with her and Dakota Fanning in rural New Jersey. By the last third of the book, Dakota Fanning is bulimic and chronically lying and Haley Joel Osment is constantly upset and increasingly distrustful and confused; on page 166, Dakota Fanning's mother is seen openly crying while eating an entire pizza in a dark room.

The novel ends, arguably, with the characters firmly in the difficult, bleakly J-curve-like beginnings of long-term change: Dakota Fanning seems to have stopped lying and is eating healthier, exercising regularly, on her way to defeating bulimia, and closer to habitually matching her actions and words; Haley Joel Osment has vowed to himself to help Dakota Fanning recover, perhaps viewing himself as the cause, to some degree, of her bulimia and lies (though also her raised expectations of herself), and is actively training himself, within the goal of a long-term relationship, to not become upset or complain about Dakota Fanning's behavior or the setbacks she faces, which he views as unavoidable within a process of change; even Dakota Fanning's father, previously absent, attends a Thanksgiving dinner with the entire Fanning family (except Dakota Fanning's brother, who seems to be missing, having never arrived home from college).

Conveyed linearly with two main prose styles—the toneless, concrete, literal, idiom-less style of the narrator and the hyperbolic, multitonned, often excruciatingly emotional style of the characters' spoken and typed dialogues—

the narrative, which Lin earnestly refers to as a "page turner," contains such socially relevant topics as the aforementioned bulimia and rape and dysfunctional family, as well as mental disorders, psychotherapy, and "cutting," but within a context of characters who are atypically alienated and therefore speak and think largely outside the influence of societal norms, allowing phrases like "hamster ass" and "ass and crotch rape" to echo down the corridors of their lives in a nonchalant, at times lyrical manner.

As a result, *Richard Yates* is probably both Lin's most mainstream and least mainstream book. Within the overall bleakness of situation and the brief but earnest moments of nihilism, there is playfulness and intimacy, unself-conscious excitement and gratitude, and, for the last two-thirds of the book, an insistence on not giving up—on remaining focused on long-term, conventionally positive, group-orientated goals, which Haley Joel Osment and Dakota Fanning seem to view as alongside, rather than in opposition to, the goals of everyone: Their superficially derogatory terms ("cheese beast," "party girl") for certain other people seem, in their sympathetic and sometimes self-directed usage, less to promote an "us versus them" mentality than to underscore the idea proposed by Schopenhauer that there would be less suffering in the world if people greeted each other with "fellow sufferer" instead of "sir" or "monsieur."

When I return to the computer lab, I watch Lin from a distance, with binoculars. "Just kidding." I'm 10 feet away, and Lin seems to be staring at his Twitter feed, hands clasped tenderly in his lap—around his iPhone.

He says, "Hi," then waves, though we could hug at this distance. I hesitate, then wave back, careful not to strike him, and ask what he was thinking about before I returned.

Lin stares up and to the left without moving his head: the classic expression of memory access. He maintains this position for perhaps 80 seconds. This is not the kind of great American behavior that his literary predecessors displayed—or maybe it is, one surmises, thinking of Jean Rhys's heavy drinking and Knut Hamsun's psychological inscrutability, though of course Knut Hamsun was not American.

"I used to eat oranges a lot... sometimes... but I still do sometimes," Lin finally says, cryptically, and then proposes a walk to LifeThyme, the organic grocery store he has mentioned in online interviews.

At LifeThyme, we walk toward a refrigerated wall of pies, puddings, and salads. "Here are the raw treats," Lin says.

"Raw treats," he says again. Then he says it a third time, quieter and slower—"Raw treats..."—in what I interpret as a deliberately histrionic manner, while walking sort of away from me. In a convex surveillance mirror, I see him grinning mischievously and salivating, reminding me that since the onset of consciousness, through the stoics and pre-Taoists of B.C.—like Marcus Aurelius and Chuang Zhu—up to the humans of A.D., continuing with Fernando Pessoa and Michael Pollan and Oprah, the trend in human concern for food has remained unchanged.

A few minutes later, we're standing before a structure sheltering dried sea vegetables. I ask Lin if he likes hijiki, wakame, or nori more.

"Um," he says. "I'm... I'm honestly not sure."

I ask a question using the words "generation," "internet," and "disconnection."

"No... yeah... I mean... I... I don't know," Lin says, after silently staring at roasted nori sheets for perhaps 20 seconds. His incoherent, noncommittal answer seems to convey that he is focused—when not worried about his sleeping schedule, next social situation, if he e-mailed something to the wrong person, or if his checking account balance will be drastically lower than expected—on the cross-cultural, nongeographical, nongenerational concerns of human beings. That he doesn't want to ignore, complicate, or simplify the commonalities of all humans and literal uniqueness of each human. *Richard Yates*, to Lin, is not about a subculture within a culture, a culture within a species, or even a species within a universe; it's about what its 55,500 or so words convey, uniquely, to each human who reads it.

But his brand's main component is indisputably hamsters. And I think at some point he senses this, because he requests, somewhat surprisingly, that we return to Petco. But not even Lin can talk hamsters all the time. "There

was a time when I never talked about hamsters," he mumbles in a near-inaudible drone. "In middle school, I think my friends mostly, like, associated me with being an expert on GemStone III... the online text-based MUD, or 'multi-user-dungeon,' I think. They would ask me for tips on where to place their skills or if they should be, like, hunting kobolds at their level. I didn't think about hamsters at all... and in high school, I mostly just played drums and, um, Diablo II."

Hamsters are supposed to be pets for small children and alienated adults, or at least that's why many believe they exist, but when Lin looks at them, that's not what he sees. No one knows what he sees. Perhaps he sees, as he stated in *cognitive-behavioral therapy*, "heads with little characteristics on the head." Perhaps he sees himself, but himself at his ideal, as a "thing" emanating nonjudgmental energy in front of a computer screen while categorically maintaining a neutral expression and sometimes typing. Hamsters don't have messages or take vacations or believe there is good or bad in art, and neither does Lin.

"Hamsters just seem... funny," Lin says, back in Petco, "and so does locking myself inside a big hamster suit." ★

Tao Lin reads from Richard Yates on Sun Sept 26 at 5 pm at Elliott Bay Book Company (1521 10th Ave, 624-6600, free).